

L'ÉDUCATEUR

CULTUREL INTERNATIONAL

REVUE PÉDAGOGIQUE DE L'INSTITUT COOPÉRATIF
DE L'ÉCOLE MODERNE (PARAIT 3 FOIS PAR MOIS)

Dans ce numéro

C. FREINET : Les enfants poètes.
L. BADOUX : Peinture et poésie
sont sœurs.

Réponse de Lucienne MAWET à
notre enquête : La période la
plus favorable à l'éducation.

E. FREINET : Nos enfants et Ma-
tisse.

A. RAVÉ : La télévision pour en-
fants à l'heure américaine.

C. FREINET : Sommes-nous scien-
tifiques ? - Nous retrouvons
les vraies voies.

P. BROSSARD : Libres-jeux.

PÉDAGOGIE INTERNATIONALE

Livres et revues - Vie de l'Institut
Tuberculose et santé
Connaissance de l'enfant

**VIE DE L'INSTITUT
COOPÉRATIF INTERNATIONAL**

C.E.L. - Boulevard Vallombrosa
CANNES (A.-M.) - Tél. 947-42
C. C. P. 115.03 MARSEILLE



Photo extraite de « Käisa, la petite lapone »

(Photo Riwkin, Stockholm)

Pour le 1^{er} janvier : le beau numéro spécial annuel

10-20 DÉCEMBRE 1954
CANNES (Alpes-Maritimes)

9-10

EDITIONS DE L'ÉCOLE
MODERNE FRANÇAISE

LES DITS DE MATHIEU

Ceux qu'on ne peut apprivoiser

Vous êtes-vous demandé parfois pourquoi le renard capturé vivant dépérit et meurt dans sa prison, quels que soient la science et le soin qu'on apporte à lui offrir la nourriture qui lui est d'ordinaire spécifique ? Pourquoi le moineau ne supporte pas davantage la captivité et quel instinct plus fort que le besoin de vivre pousse certaines espèces à se laisser mourir de faim plutôt que de s'accommoder de barrières et de grillages ?

Vous concluez philosophiquement : « Ils ne vivent pas en cage... on ne peut pas les apprivoiser ! »

Et avez-vous pensé qu'il en était peut-être de même pour les enfants, du moins pour ceux — et la proportion en est plus forte qu'on ne croit — que le dressage ou l'atavisme ne sont point parvenus à résigner à l'obéissance et à la passivité : ils entendent toujours distraitemment les mots que vous prononcez et regardent de leurs yeux vagues, par delà les barreaux... de la fenêtre le monde libre dont ils gardent à jamais la nostalgie. Vous dites : « Ils sont dans la lune »... Ils sont dans leur réalité, dans la réalité de leur vie et c'est vous qui passez à côté avec votre vacillant lumignon.

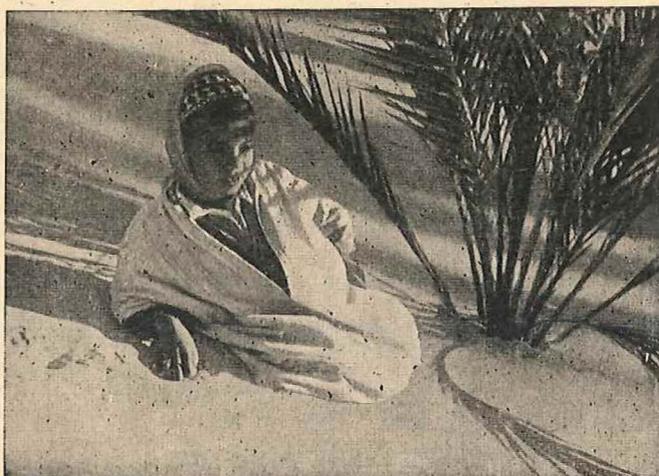
Ils ne font pas, au propre, la grève de la faim. Et encore faudrait-il s'assurer que certains troubles ou certaines épidémies ne sont pas la conséquence d'une perte de vitesse d'un organisme qui n'est plus dans son élément. Mais la grève de la faim intellectuelle, spirituelle et morale est patente, quoique inconsciente. Ils étaient hors de leur cage d'une curiosité inextinguible. Ici, ils n'ont plus faim. Vous accusez en vain le manque de volonté, l'intelligence réduite, une distraction congénitale dont les psychologues et les psychiatres étudient les causes et les remèdes.

Ils dépérissent, tout simplement, comme les bêtes capturées. S'ils n'en meurent pas toujours, physiologiquement et intellectuellement, ce n'est certainement point par faute de mesures de surveillance et de coercition de la part des geôliers mais parce que l'École n'a pas pu jusqu'à ce jour verrouiller ses domaines et que les moineaux un instant libérés s'égaillent à nouveau, dès le son de cloches, dans la richesse vivante de la grande expérience humaine.

Bien sûr, il y a la réussite de ceux qui se sont « apprivoisés ». Est-elle tellement plus spectaculaire que celle des hommes et des femmes qui n'ont pas accepté la prison, même fleurie, et qui, dans la vie se sont révélés d'attaque en face des éléments ?

Alors, faut-il les laisser dans la jungle de l'ignorance et renoncer à cette culture née de l'École qu'ils se refusent à accepter ?

Le dilemme est mal posé : entre l'état sauvage et le dressage, il y a, en intermédiaire la création d'un climat, d'une atmosphère, des normes d'organisation, de vie et de travail en commun, une éducation dont seront exclus le mensonge et la ruse et cette peur instinctive et cette insupportable obsession des bêtes sauvages et des enfants de voir se refermer derrière eux les portes de la lumière et de la liberté.



Appel à la solidarité

Nous recevons de notre camarade Poulain, actuellement Directeur de l'E.P.A. Préventorium de Bugeaud (Constantine), l'appel suivant :

Poulain, auparavant instituteur à Cavaignac, puis à Ténès, lance un pressant appel à ses anciens correspondants des journaux scolaires : l'Eucalyptus (Cavaignac), Marabouts, Le Petit Ténézien, Le Cap (Ténès), afin qu'ils adressent des fournitures d'urgence aux écoles sinistrées du Chélif et du Dahra, particulièrement à :

- Ecole mixte de Cavaignac,
- Ecole de garçons de Ténès, toutes deux dans le département d'Alger. Joindre, si possible, quelques lettres et quelques friandises, en se recommandant de lui-même.

Merci à tous ceux qui accompliront un geste.

R. POULAIN,
directeur E.P.A. Préventorium,
Bugeaud (départ. de Constantine).

J'accomplis actuellement ma 8^{me} année d'éducateur en Algérie. Après 4 années de bled, 2 années en école de ville, j'entame ma deuxième année en E.P.A. C'est te dire que j'ai pu apprécier à sa juste valeur le labeur souvent ingrat et toujours humain des camarades instituteurs sur cette terre d'Afrique, dans quelque milieu que ce soit. Le séisme d'Orléansville et les récents événements du Constantinois ont douloureusement frappé le corps enseignant aussi bien dans ses constructions de pierre que dans sa chair vive. De la petite école de Cavaignac (près de Ténès) où j'ai débuté et qui n'est que ruines aujourd'hui, à celle de M'Chounèche dans l'Aurès et qui fut l'enjeu d'une violente bataille dans la première semaine de novembre, la route de l'Ecole française en Algérie est jalonnée de milliers d'actes de foi en notre mission éducatrice.

J'étais à Orléansville lors de la nuit du séisme et j'ai vu toutes les ruines amoncelées autant dans la ville même que dans les douars et villages dispersés dans la plaine du Chélif. La vie scolaire a cependant repris lentement au milieu des amas de pierres sous la tente ou dans une baraque. Mais l'abri ne suffit pas : tout le matériel indispensable manque et la difficulté, déjà énorme, d'enseigner dans des classes surchargées s'en trouve davantage accrue. Et c'est là que j'en viens à mon appel. Que les camarades de notre vaste mouvement dépeignent la détresse de nos écoles sinistrées à leurs élèves afin de les encourager à un geste de solidarité, geste qui peut se concrétiser par un colis de cahiers ou un envoi de fournitures de première urgence. Le moindre porte-plume, le moindre crayon, aidera un petit Algérien à reprendre un travail scolaire normal. Comme, égoïstement, je songe à mes anciens élèves de Cavaignac et de Ténès, je joins à cette lettre un appel particulier à mes correspondants de cette époque.

P.S. — Nous sommes persuadés que nombreuses seraient nos écoles et nos camarades qui désireraient intensifier cette élémentaire solidarité. Ils répondront nombreux à l'appel de Poulain. Ils pourraient aider de même — nous avons tant de dévouement dans notre groupe — d'autres écoles qui nous seraient particulièrement signalées, afin que l'aide qui interviendra ne soit pas anonyme, qu'elle soit fraternelle, affectueuse et humaine.

Nous demandons à Poulain de nous donner d'autres adresses que nous sommes en mesure de parrainer.

La CEL va faire d'ailleurs un premier envoi.

LA CHARTE DES ÉDUCATEURS

Au cours d'une rencontre internationale à Moscou des représentants des grandes organisations internationales, a été adopté le texte définitif d'une Charte des Educateurs dont nous reproduisons les articles qui nous intéressent plus particulièrement.

PREAMBULE

Les éducateurs ont une fonction importante à remplir au sein de la société. L'éducation des enfants est vitale, non seulement pour le développement de l'individu, mais pour les progrès de la société. La profession enseignante impose à ses membres des responsabilités auxquelles doivent correspondre des droits. Les éducateurs ont le droit de jouir du libre exercice des droits du citoyen et des droits professionnels.

S'assignant comme but le développement de la personnalité propre de l'enfant, les éducateurs doivent respecter la liberté de croyance chez leurs élèves et favoriser la formation de leur esprit critique.

ARTICLE PREMIER. — Les devoirs essentiels de l'éducateur sont le respect de la personne humaine chez l'enfant, la recherche et le développement de ses aptitudes, le souci d'éduquer en instruisant, le dessein permanent de former la moralité de l'homme et du citoyen futurs et d'éduquer l'enfant dans un esprit de démocratie, de paix et d'amitié entre les peuples.

ART. 2. — Les droits de l'éducateur ne dépendent ni du sexe, ni de la race, ni de la couleur. Ils sont également indépendants des croyances et des opinions dans la limite où l'éducateur préserve chez l'enfant lui-même la liberté de croyance et d'opinion.

Aucun éducateur ne saurait être inquiété parce qu'il éduque ses élèves conformément aux devoirs de sa charge définie à l'article premier.

ART. 4. — Dans l'application des programmes scolaires, la liberté pédagogique et professionnelle des éducateurs doit être respectée et leurs initiatives encouragées, notamment dans le choix des méthodes et des manuels scolaires, et par la participation des délégués du personnel à l'étude des problèmes pédagogiques et professionnels.

ART. 5. — Les éducateurs ont le droit de s'associer librement dans les organisations professionnelles et syndicales. Ces organisations ont qualité pour les représenter en toutes occasions.

ART. 7. — Les éducateurs ont le devoir de se perfectionner dans leur profession et le droit de bénéficier d'une culture complémentaire professionnelle et des moyens matériels correspondants, et en particulier des facilités spéciales de voyages ou d'échanges en vue de parfaire leur instruction ou d'acquérir une connaissance directe de la vie nationale ou internationale.

ART. 10. — Les éducateurs ont le droit d'exercer dans des locaux convenables munis des appareils et du matériel nécessaires, avec un nombre d'élèves restreint pour permettre un enseignement efficace.

ART. 11. — L'équipement de l'école ne doit pas dépendre de la condition sociale des élèves ni du degré d'enseignement, mais des nécessités des programmes d'enseignement. Des locaux spéciaux doivent être prévus dans toutes les écoles pour permettre au personnel adéquat d'assurer les services spéciaux qui leur sont confiés : services médical et dentaire, cantine, éducation physique, laboratoire, atelier, bibliothèque, etc.

ART. 12. — L'école doit contribuer à la formation du caractère. Une discipline humaine, respectueuse de la dignité de l'enfant et de l'éducateur, doit exclure toute méthode de dressage et toute violence.

ART. 13. — Les inadaptes scolaires doivent être instruits dans des classes spéciales en vue de les réintégrer le plus tôt possible dans la scolarité normale et dans la vie sociale.

Les enfants atteints de malformations physiques les empêchant de participer à la vie scolaire normale doivent être éduqués dans des instituts spéciaux par des méthodes correspondant à la nature de leurs déficiences.

ART. 14. — Des classes ou des écoles de recherches doivent être instituées pour permettre aux novateurs d'expérimenter leurs méthodes sous contrôle et faciliter ainsi les découvertes et l'avancement de la pédagogie. Un service d'information devrait faire connaître les résultats des recherches.

« LA GERBE » NATIONALE

On connaît le principe de LA GERBE, qu'elle soit départementale, nationale ou internationale : Les participants impriment de leur mieux à 80 ex. une feuille 13,5x21 et nous en font l'envoi. On groupe ces feuilles en brochures dont chaque participant reçoit plusieurs exemplaires.

Il y a quelques années, presque tous les départements avaient leur Gerbe départementale et nous avons créé, l'an dernier, une Gerbe internationale dont le n° 2 va paraître.

Nous reprenons, comme il y a trente ans, l'entreprise sur le plan national : Nous demandons à l'ensemble de nos adhérents de nous faire parvenir pour le 10 février au plus tard une feuille imprimée ou limographiée, bien illustrée et décorée si possible (au limographe ou par lino), sujet totalement libre. Nous verrons plus tard s'il y aurait possibilité d'indiquer des thèmes.

Envoyez-nous chacun une feuille tirée à 80 ex. format 13,5 x 21. Nous grouperons ces pages sous belle couverture spéciale pour en faire des brochures qui seront des raretés bibliographiques. Chaque participant recevra gratuitement 3 ex. de la brochure contenant sa collaboration.

Les exemplaires restant à la C.E.L. seront présentés dans les Congrès et resteront aux archives.

Pour le cas où le texte choisi ne tiendrait pas sur 2 pages, vous pouvez nous envoyer une double collaboration. Vous recevrez 6 ex. de la brochure.

Dernier délai pour l'envoi (en imprimé) à Freinet, Cannes : 10 FEVRIER 1955.

Les nôtres à l'honneur

Nos bons camarades Jeanine SALINIER et Henri SALINIER (secrétaire du Groupe Girondin de l'Ecole Moderne), instituteurs à Belin, viennent d'obtenir le Prix Littéraire de la Marine Marchande pour leurs deux « Bibliothèques de Travail » :

N° 250 : « En Cargo » ;

N° 251 : « Escales africaines ».

Ce prix, attribué à l'occasion du Salon Nautique, consiste en un voyage, en cargo, de Dunkerque à Marseille.

Le jury comprenait :

MM. G. Duhamel, Claude Farrère, l'amiral Lacaze, Pierre Benoît, Roger Vercel, Paul Vialard, le Directeur de la Compagnie Générale Transatlantique, le Directeur des Messageries Maritimes.

Toutes nos félicitations, et pour nos deux camarades, et pour les « Bibliothèques de Travail » (Editions CEL, Cannes) véritable encyclopédie à l'usage des enfants.

Le délégué départemental :

HOURTIC, Teuillac (Gironde).



Les enfants poètes

J'ai terminé un précédent article en affirmant que l'enfant aime la poésie, qu'il la goûte, qu'elle répond à sa nature... J'ai encore affirmé que la plupart des enfants, placés dans des conditions favorables, tendent dans une mesure très variable vers l'expression poétique.

Et j'ajoutais : l'Ecole ne doit pas l'oublier.

J'ai ajouté cette ligne parce que l'Ecole l'oublie souvent ; elle borne ses ambitions à enseigner tant bien que mal, plutôt mal que bien, les rudiments du calcul et de la langue maternelle.

L'éducation morale et sociale... l'éducation esthétique ??? Pensez-vous ? On n'a pas de temps à consacrer à ces fantaisies !

Et, chose paradoxale, nous constatons quasi toujours que les classes où on ne fait que du français et du calcul sont de pauvres classes, des classes où le français et le calcul sont loin de briller d'un éclat particulier. Pourquoi ? Parce que ces pauvres classes sont le produit de pauvres maîtres, de maîtres sans foi et sans espérance ! des maîtres qui ne peuvent rien donner parce qu'ils ne possèdent rien, parce que leur cœur est sec et leur esprit aigri. Ces maîtres-là sont incapables de créer autour de l'enfant « une atmosphère favorable ensoleillée de vive lumière et d'affection attentive » (Freinet), cette atmosphère vivifiante qui, à elle seule, explique les miracles d'éducation réalisés par des Decroly, des Freinet, des Bakulé...

Une première condition donc : le maître doit aimer son métier et l'enfant. L'enfant a besoin d'affection, il doit sentir que l'éducateur

Ce n'est pas avec de la prose que vous ferez de la poésie. La poésie, nous l'avons dit, n'est pas, à l'origine, dans la forme, le rythme ou la rime ; elle est dans une sensation qui est choix, dans une expression qui est sentiment, dans une atmosphère de création et de beauté que l'Ecole a cru longtemps superflue et dont nous montrons aujourd'hui, par la pratique, toute la portée psychologique, pédagogique et humaine.

Et nous reproduisons ici, parce que nous les approuvons pleinement, les réflexions de M. O. Pourtois, Inspecteur Cantonal belge, parues dans le N° de Nov. de l'*Education Populaire*. Nous en aurions, personnellement atténué quelque peu la condamnation des maîtres qui ne possèdent rien et qui ne peuvent rien donner parce que leur cœur est sec et leur esprit aigri.

Si nous en sommes là, si tant de nos collègues sentiront peser sur eux cette tare dont ils prennent aujourd'hui conscience, c'est que l'Ecole nous a rendus tels, parce qu'elle nous avait fait croire que cette poésie qui nous agitait tous, ou presque tous, en face d'un coucher de soleil, au bord de l'eau, à l'assaut d'un pic dans la lumière si pure du matin ; cet appétit de beauté qui nous faisait raconter, chanter et siffler et peindre, hors de la classe ; que tout ce grand élan vers la beauté à laquelle seuls les êtres profondément tarés sont insensibles, ne pouvait être que clandestin, qu'il n'était pas digne de l'Ecole, qu'il ne saurait s'y intégrer. Nous nous taisions à la porte de la classe, comme nous nous taisions en faisant le signe de la croix à la porte de l'église, et le maître remettait sa veste d'homme pratique, sensible et humain, pour ajuster son faux-col et prendre sa règle, comme le curé prend sa chasuble.

Oui, l'Ecole nous a fait croire cela. Elle le fait encore croire. Et il nous est difficile de nous défaire de cette croyance qu'on s'est acharné à nous inculquer « scientifiquement »...

Nous ne possédons rien parce que l'Ecole nous a pris tout ce qui avait une valeur humaine. Elle a fait comme nous faisons nous-mêmes parfois maladroitement quand nous vidons d'autorité les poches de nos enfants et que nous étalons sur la table les objets hétéroclites qui les gonflent. Originalité et fantaisie... Les poches sont faites pour mettre le mouchoir.

On nous a vidé nos poches et on a mis à la place un mouchoir plus ou moins propre, plus ou moins net, qui ne gardera pas son pli, et qui n'est qu'un mouchoir. Où sont les bonbons, les coques de noix, les élastiques et les images d'antan ?

Nous avions le cœur sec parce qu'on nous l'avait desséché, ou plutôt parce qu'on nous avait dit qu'il fallait dans nos rapports avec nos élèves refouler toute « faiblesse » sentimentale, surmonter l'émotion en face des drames qui ne peuvent pas laisser un homme insensible, rester « froids » et « stoïques ». C'était une conception qui avait ses vertus, certes, au début du siècle, mais dont on a aussi mal mesuré les dangers.

Nous avons été victimes du « scolastisme » comme les bébés étaient naguère victimes de « l'hospitalisme ». On enlevait l'enfant au sein

le comprend, qu'il est animé à son égard d'une sollicitude affectueuse ; alors, seulement, il se libère totalement ; il exteriorise ses émotions ; il confie ses craintes, ses angoisses ; il communique ses joies, ses espoirs ; il se socialise et s'équilibre ; sa vie se normalise et se discipline d'une manière fructueuse.

Je crois avec Piaget que : « l'éducation artistique doit être avant tout l'éducation de cette spontanéité esthétique et de cette capacité de création dont le jeune enfant manifeste déjà la présence ; et elle ne peut, moins encore que toute autre forme d'éducation, se contenter de la transmission et de l'acceptation passive d'une vérité ou d'un idéal tout élaboré : la beauté, comme la vérité, ne vaut que recréée par le sujet qui la conçoit ».

Le rôle de l'éducateur est triple :

1° Il doit favoriser l'éclosion et le développement du besoin d'expression esthétique chez l'enfant ;

2° Après avoir adroitement fait sentir le besoin des techniques et des outils, il doit les fournir ;

3° Il doit encore baigner l'enfant dans une atmosphère d'art et de beauté dont le rôle éducatif est considérable.

Favoriser l'éclosion et le développement du besoin d'expression esthétique chez l'enfant ? Comment ?

Il faut organiser autour de l'enfant un milieu générateur d'expériences, expériences qui provoquent des émotions, l'éclosion de sentiments et qui touchent également le côté intellectuel de l'enfant. Cet enchaînement d'expériences doit être conçu de façon à permettre la création dans toutes les sphères d'activité. Qui dit création dit pensée libre.

L'expérience doit en outre être constamment progressive et s'intégrer à la vie de l'enfant afin de motiver les problèmes qui doivent surgir.

Une telle organisation du milieu, il faut bien le reconnaître, impose au maître un gros effort et lui suppose la possession d'un talent réel.

Lorsque l'expression a pris son élan, il faut se garder d'intervenir hâtivement. Nombre de maîtres ont commis des erreurs graves ; désirant entrainer leurs enfants à l'expression poétique, ils leur ont lu des poésies d'adultes ; ils ont parlé de rime et de pieds, d'alternance ou même de césure ; ils ont élevé autour de la source au frais gazouillis un ensemble de barrières tellement impressionnant que l'onde pure n'a plus osé jail-

le chaud de la mère pour le déposer dans une salle austère et nue, où on le nourrissait scientifiquement. Et les enfants dépérissaient parce que leur manquait la chaleur d'une sécurité affective, parce qu'ils ne sentaient plus battre près de leur cœur le cœur maternel.

Nous avons dépéri, nous aussi, et il nous est parfois bien difficile de remonter le courant. Nous ne savons plus penser, admirer, jouir, souffrir, nous enthousiasmer.

C'est pour réapprendre notre vraie fonction d'éveilleurs de sensations, de créateurs et de constructeurs que nous avons ouvert cette rubrique.

Nous avons demandé à nos lecteurs de faire un premier pas vers l'expression poétique et de noter les observations et les sensations de choix qui ouvrent des horizons nouveaux sur notre conception nouvelle de l'Ecole et de l'Education.

Nous n'avons eu que fort peu d'envois, mais nous continuons à découvrir dans les journaux scolaires des poèmes parfois habiles au regard des combinaisons de vers et de rimes.

Voici un exemple de poème qui débute sur une strophe bien enlevée — même s'il est réminiscence — mais dégénère bien vite pour sonner faux comme une œuvre manquée :

QUATRE VENDANGEURS

De quatre vendangeurs,
De quatre gais lurons,
De quatre vendangeurs,
Ecoutez la chanson.

Coiffés d'un joli chapeau,
Tous quatre, hotte au dos,
Sécateur en main
Ils partent un beau matin.

Dès l'arrivée,
Ils se mettent à déjeuner,
Manger de friands morceaux,
Boire du vin de Bordeaux.

Maintenant il faut travailler,
Cueillir et entasser.
Les belles grappes dorées
Dans la cuve seront écrasées.

Les vendanges sont terminées,
Les hommes vont dîner,
Manger salade et poulet,
Bavarder et s'amuser.

Par une bourrée,
Le repas est clôturé.
Les vendanges vont danser,
Les enfants s'amuser.

Comparez aux notations des élèves de Lucienne Mawet, Bruxelles, et voyez ce que la maîtresse en a tiré :

Texte de l'élève :

LA POMME

Jolie pomme seule, toute seule
La haut sur cette branche n'a tu
pas du chagrin.
La haut, tout haut sur la branche
Petite pomme laisse tomber de grosse
goutte sur ma main.
petite pomme toute triste, toute triste,
va peut-être pourrir la haut, la haut,
sur cette branche
petite pomme pourrie, moisie je pleure
ton triste sort.

LISON (9 ans.)

LA POMME

Jolie pomme seule,
Toute seule sur la branche,
N'as-tu pas du chagrin ?
Là-haut, tout là-haut sur la branche,
Petite pomme laisse tomber
De grosses gouttes sur ma main.
Petite pomme toute triste,
Va pourrir sur sa branche
Tout là-haut !

Petite pomme finie
Je pleure ton triste sort.

Mme Barthot, de St Benoît (Vienne), ne se préoccupe pas d'écrire ou de faire écrire des poèmes, mais presque tous ses textes de C. P. sont de frais poèmes :

LES VIOLETTES

Bientôt
viendra le printemps.
Avec Nicole et Odile,
nous irons au bois.

Je remplirai mon panier
de violettes,

et je les offrirai
à Nicole et à Odile
assises au pied d'un arbre,
d'un arbre garni de lierre.

A. BARTHOT (6 ans 1/2).

lir ; ils ont étouffé dans l'œuf toute l'expression poétique.

Il faut laisser l'enfant s'exprimer librement ; il a d'ailleurs des trouvailles extraordinaires qui, si elles ne sont pas voulues, enchanteraient néanmoins bien des poètes adultes. Il faut se garder d'intervenir trop vite ; sachez adroitement — c'est encore tout un art — faire sentir le besoin des techniques et des outils. Lorsque l'enfant se retourne vers vous pour solliciter votre aide, intervenez avec discrétion ; veillez à ne pas briser l'élan par une action corrective trop brutale. N'imposez pas vos conceptions ; respectez même à l'occasion une certaine gaucherie dans la forme ; la naïveté des gosses est parfois au point de départ d'interprétations délicieusement originales.

©©©

MALADE

Malade dans le lit

quelle ennui !
 quelle ennui !
 de resté couché
 sans regardé
 la pluie
 quelle ennuie !
 quelle ennui !
 la peine et
 la douleur
 revient et
 s'enfuient
 quelle ennuie !
 quelle ennuie !
 d'attendre et
 d'attendre pour
 la nuit
 quelle ennuie !
 quelle ennuie !
 et enfin la
 nuit est
 venue, la pluie
 à cessé
 et je me suis
 en dormie !
 sans ennuie,
 sans ennuie,

SOLVEIG.

MALADE

Malade au lit
 Quel ennui quel ennui
 De rester couchée
 Sans regarder la pluie.
 La peine et la douleur
 Reviennent et s'enfuient.
 Quel ennui ! quel ennui
 D'attendre et d'attendre la nuit.

La nuit est venue
 Et a cessé la pluie.
 Je me suis endormie
 Sans ennui, sans ennui.

SOLVEIG.

LES BOURGEONS DE SAULE

Gris comme un nuage,
 doux comme du velours,
 les bourgeons de saule
 éclatent.

Chatons de noisetier dorés
 Bourgeons de saule argentés
 Bourgeons de marronnier roses :

Réveil des arbres.
 Printemps.

L'ETOILE
 Dans le ciel
 mystérieux,
 profond
 comme la mer
 naît

une petite étoile,
 une petite étoile dorée.

Au clair de lune,
 elle joue et danse
 joue et danse
 avec les nuages argentés.

Tristement
 dans la clarté du jour,
 elle va mourir...

Mourir jusqu'à la nuit,
 la nuit
 qui lui redonne la vie.

Alain BARTHOT (6 ans 1/2).

Nous donnons ces exemples pour faire comprendre par quelles voies vous devez et vous pouvez changer le climat de votre classe, en vous orientant vers une expression de choix. Laissez tomber tout simplement ce qui n'est que secondaire. Donnez de belles touches de pinceaux. Si même vous n'avez aucune aptitude à en tirer parti, vous devrez faire un pas décisif vers l'expression poétique.

Qui s'essaye à cette forme sans prétention de la poésie, vers une création qui nous fait échapper à la banalité scolastique ?

Créez dans votre classe cette atmosphère poétique. Nous dirons dans un prochain numéro, et nous tâcherons de l'expliquer, combien les enfants, même maladroits, affectionnent le poème. Et vous comprendrez alors que Solveig, 10 ans, de l'Ecole Freinet, d'origine anglaise et qui s'exprimait difficilement en français il y a deux mois, ait produit, le 3 décembre, parmi tant d'autres poèmes toujours très appréciés, le poème que nous transcrivons ci-contre dans son original. Nous donnons ensuite le poème tel qu'il a été imprimé dans sa forme définitive.

Et voici le texte imprimé. J'ai proposé de supprimer un « quel ennui ! quel ennui ! » parce qu'il y en avait un peu trop. Et j'ai montré que l'inversion « Et a cessé la pluie » donnait plus de rapidité au texte.

J'ai alors demandé qui voulait chanter cette poésie. Contrairement à ce qu'on pourrait croire, il y a eu plusieurs candidats, audacieux mais pas brillants. En définitive, c'est Solveig qui a chanté son poème et nous vous donnons ci-dessous sa création musicale.

Voilà ce que vous pouvez obtenir dans vos classes, si vous commencez par le commencement, c'est-à-dire par la culture du sens poétique, cette habitude du choix à laquelle nous vous invitons.

Notez les belles observations poétiques de vos enfants. Nous les publierons pour montrer ce qu'on peut réaliser, sur ce départ, pour le succès total de la poésie enfantine.

C. FREINET.

HA - LADE AU LIT QUEL EN - NUI QUEL EN - NUI ! DE RES - TER COU - CHÉE SANS RE -
 GAR - DER LA PLUIE LA PEINE ET LA DOU - LEUR RE - VIENNT ET S'EN - FUIENT QUEL EN -
 NUI QUEL EN - NUI D'AT - TENDRE ET D'AT - TENDRE LA NUIT LA NUIT EST VE - NUE ET A
 CÉS - SÉ LA PLUIE JE ME SUIS EN - DOR - MIE SANS EN - NUI SANS EN - NUI

LA NUIT

Silhouette mouvante des arbres agités
Lueur d'un ver luisant au fossé
Berce la nuit
O fée !

Rideau noir du vaste ciel
Troué par la lune
Hullement de la chouette
Jeté aux étoiles
Berce la nuit
O fée !

Chaumière endormie
Paysan rêvant
Au soleil levant
Dissipe la nuit
O fée !

Michelle GUITTON (13 ans)

P.S. — L'institutrice de Cugnaux (Haute-Garonne), nous envoie le poème ci-dessous :

UN ARBRE

Près de chez moi se trouve un arbre,
Un vieil arbre tout tordu,
Tout bossu,
Il est bien vieux.
Les branches pendent, inutiles.
Son tronc noueux a une forme fantasque.
Ses feuilles tombent une à une,
A l'automne.

Pauvre arbre !
De jour en jour il peut couler,
Il peut mourir,
Il peut partir pour un lointain voyage,
Un voyage sans retour...

Les branches « feront du bois »
Pauvre arbre près de chez moi !
Irma CERRATTO (12 ans).
Ecole de fille, Cugnaux (Hte-Garonne).

Même observation pour le poème de Bricault F., 8 ans, de l'Ecole Avenue Louis-Blanc, Le Havre.

LE SOIR

Tout, ce soir, me semblait hostile.
J'avais peur.
Pourtant quelque chose de mystérieux,
Quelque chose dont je ne sais pas le nom,
Quelque chose me retenait au jardin.
En y restant,

Je goûtais les plaisirs du soir,
Et c'était le plus beau soir de ma vie.

Françoise BRICAULT, 8 ans.

Lancez les enfants sur la piste. Ils fouilleront d'une façon qui vous surprendra la peur du soir, le mystère d'un soir au jardin et les allusions à la

Mme Forgeard (Deux-Sèvres) nous envoie quelques-uns des bouquets qu'elle a pu réaliser selon les conseils de notre cours de Poésie. Nous voudrions bien que ces incontestables réussites encouragent nos camarades à se lancer dans cette voie dont nous dirons dans un prochain N° toutes les vertus pédagogiques.

LA NUIT

A pas feutrés
la nuit s'en vient.

Le paysan
gagne son gîte.
Arbres bizarres
dans le lointain
ou fantômes
incertains ?

A pas feutrés
la nuit s'en vient.
Aux maisons naissent
des lumières.
Sur le ciel clair
l'étoile brille.
L'oiseau nocturne
Jette le cri d'un rêve.

A pas feutrés
la nuit s'en vient.
Françoise CADUC (11 ans).

Notre collègue est sur la bonne voie. Il y manque cette recherche en profondeur des observations poétiques. Si la maîtresse était partie avec ses élèves à la recherche de détails poétiques, elle aurait trouvé beaucoup mieux que cette banalité de l'arbre tordu et bossu. Les deux derniers vers déflorent les promesses des vers précédents.

destinée. Dans ce domaine, les enfants sont toujours d'une fertilité surprenante. (Tout comme nous recommandons de montrer aux enfants de belles œuvres de maîtres en peinture, nous vous conseillons de leur lire quelques-uns des recueils de poèmes que vous préférez et qu'ils liront eux-mêmes ensuite avec intérêt et sensibilité.)

Peinture et poésie sont sœurs

Dans le cadre de notre rubrique de l'« *Enfant-Poète* » nous reproduisons ici le bel article de Lisette BADOUX, paru dans le Bulletin N° 12 (1^{er} déc. 1954) de notre « *Guilde de Travail Suisse* » (Techniques Freinet).

POUR EUX AUSSI, LIRE ET ECRIRE SONT DEUX

Eux, ce sont nos enfants, naturellement. Je disais l'autre jour à Courvoisier que le malheur, c'est qu'on leur fait « faire » du français depuis tout petits. Du français utilitaire. Il sert à demander correctement de la soupe puis à réciter ses leçons, et à décrire sa boîte d'école. Un beau jour, quand ils ont saisi qu'un texte est formé de propositions, une proposition d'un sujet, d'un verbe et de compléments, ils peuvent écrire. Ecrire quoi ? La description d'une boîte d'école ? Les compositions ternes que nous connaissons tous, ou... des textes libres trop souvent décevants, il faut le dire. Je pense à notre exposition de Pâques. Nous avons trouvé facilement des dizaines de si belles peintures, mais avec peine quelques beaux textes

à enregistrer. Beaucoup de nos enfants peignent magnifiquement, mais ils écrivent pauvrement. Et pourtant *peinture et poésie sont sœurs* ? « La poésie est de la peinture sans formes, et la peinture est une poésie sans mots », écrivait le peintre chinois Kho Hsi vers 1050, ce qui est valable pour nous aussi.

TENTATIVE D'EXPLICATION

L'enfant peint comme il voit, comme il sent. Et le plus souvent *il voit juste et beau*. Mais ce juste et ce beau, il arrive rarement à les rendre par l'écriture. Pourquoi ? C'est que la peinture est un mode d'expression direct. Non pas l'écriture. *Mais le langage parlé, oui*. Ce que le petit enfant voit et sent, il l'exprime *en parlant*. Il se sert d'un langage à lui, autre que le langage utilitaire, et que les adultes n'écoutent pas, écoutent trop peu ou essaient de corriger ; *un langage riche, merveilleux, coloré* comme la peinture : (votre petit Jacques Ribolzi, quand il raconte ses moutons blancs et noirs ; cet autre petit, émerveillé de voir les chiots léter les biberons de la chienne). Cette langue, ils

la parlent encore quelquefois en arrivant à l'école enfantine. C'est des belles choses bien vues. Les maîtresses qui les entendent les recueillent précieusement. On les imprime, et voilà qu'elles sont écrites. Elles s'en vont par le monde dans le journal « Ramage » de Pully, qu'on aime beaucoup recevoir. Ecoutez comme on sait y voir :

« La lettre é, on pourrait la suspendre, elle a un crochet sur la tête. »

« J'ai vu la couleur de Marc-André qui courait sur la route. » — Et la maîtresse demande si c'est toujours des couleurs claires, jamais du noir? Oh! non pas les enfants.

« Les pasteurs, les curés et les ramoneurs s'habillent en noir. Les loups aussi. »

« Un buisson jaune court sur le chemin! C'est Pipette qui apporte à l'école les grandes fleurs du jardin. »

« Le gros paon de Sauvabelin voulait faire la roue. Mais il n'a pas pu relever sa belle robe. »

On tremble de voir perdre cette fraîcheur, cette justesse d'observation, cette spontanéité. Mais je pense que ces enfants-là sont sauvés, s'ils continuent à raconter, si on continue à les écouter. Ils se mettront d'eux-mêmes à écrire comme la maîtresse écrivait ce qu'ils disent, comme ils le disent.

ET LES NOTRES LES PLUS AGES ?

Je crois qu'ils n'ont pas perdu complètement cette faculté de dire juste et joliment. Ils parlent mal, c'est entendu. Mais que de choses vraies, bien lancées, que d'images ils nous sortent dans le feu de la discussion ou lorsqu'ils racontent librement. Il

m'arrive souvent de faire remarquer à l'un ou à l'autre : « Quel joli texte tu aurais pu écrire là ! » Il ne l'aurait pas fait, ou pas aussi bien. Ces choses qu'ils disent, nous ne devrions jamais les laisser perdre. Il s'en perd tous les jours, et chaque fois « il se perd un peu de joie ». Ne soyons plus le corbeau noir du poème de Rudhart, je vais prendre l'habitude de toujours les noter au tableau. Nous les lirons, les apprécierons, les copierons, les imprimerons même, pourquoi pas, comme dans la classe de Pully. Et nous mettrons au-dessous : *Dit par Serge, ou Jean, ou Lise...*

Je suis sûre que cette façon de faire améliorera rapidement la qualité de nos textes. Car nous continuerons à les écrire, bien entendu.

« MON CHAT. — Tigré, gris, jaune, blanc, mignon. On lance une pierre et toutes ses couleurs se détachent du carton. »

Anne-Marie (9 ans).

« AUTOMNE. — Toutes ces peaux de bêtes rousses étendues sur les coteaux et les collines. »

Claude (11 ans).

« VENDANGES. — Pauvre vigne, on te prend toutes tes perles dorées. »

Anne-Lise (9 ans).

« LA ROUSSEROLLE. — Tes petits naissent laids sans plumes. Ils ressemblent à des bouts de bois en train de sécher au fond d'une corbeille. »

Jean-Louis (10 ans).

Lisette BADOUX.

L'ADULTE EST CONTENU TOUT ENTIER DANS L'ENFANT

La revue « Rééducation » de l'Enfance délinquante et en danger moral (7, rue de Navarre, Paris-5^e) publie dans son N° de mai-juin 54 un très intéressant article du Dr Kohler dont nous extrayons les passages ci-dessus concernant notre enquête sur la période la plus sensible de l'Éducation.

La vue panoramique du développement de l'enfant telle que les patients travaux de Gesell l'ont dressée, montre bien d'autre part que ces instincts comme cette intelligence ne sont pas désincarnés et que la maturation organique progressive reste l'élément sans lequel tout le reste serait pur verbiage.

Mais ce qui découle de notre connaissance actuelle des premières années de la vie, de l'âge « préscolaire » comme on dit souvent, c'est qu'elles représentent bien la période pendant laquelle l'essentiel de l'éducation peut et doit être entrepris et achevé. C'est en effet dans ce moment de la vie que le système nerveux achève sa croissance sur le plan organique. Il y a longtemps déjà que Pierre Marie a montré par exemple qu'une atteinte de la voie motrice principale avait une symptomatologie à elle jusque vers 9 ans et qu'ensuite il n'y avait plus guère de différence avec ce qu'on peut observer chez l'adulte et le vieillard.

La période la plus favorable à l'éducation

Dans la réponse qu'elle a bien voulu faire à nos questions, Lucienne Mawet anticipe quelque peu sur les conclusions que nous aurions désiré ne donner qu'après qu'une large enquête permette des enseignements concluants.

Nous donnons cependant les pages si nourries de Lucienne Mawet, qui laisseront entrevoir à nos lecteurs tout ce que peut leur apporter psychologiquement et pédagogiquement l'étude collective que nous avons entreprise.

L'enquête continue.

Les premières réponses à l'enquête sur l'âge le plus favorable à l'éducation confirment ce que nous pensions presque tous : l'orientation de la première enfance est déterminante.

Mais je suppose que nous n'allons pas clore les débats sur des généralités. S'il n'est pas encore possible de mettre au point toute une technique d'éducation à pratiquer dès le premier âge, il est cependant souhaitable que l'enquête apporte quelques précisions. Celles-ci devront porter sur les conditions d'environnement, les modes de vie qu'il faut s'efforcer d'atteindre pour assurer l'épanouissement de l'enfant, mais surtout sur les attitudes que l'éducateur peut toujours adopter quelles que soient les difficultés qu'il rencontre dans la réalisation du milieu éducatif. Et, en l'occurrence, ce sont non seulement les institutrices maternelles qu'il faut amener à ce travail mais aussi les familles et les mamans qu'il faudra influencer par l'intermédiaire de l'école et des organismes préscolaires.

Si l'enfant naît doué d'un certain nombre de possibilités tant mentales que physiques, il a besoin de l'adulte pour réaliser et surtout pour équilibrer leur développement. Celui-ci peut l'aider favorablement, mais il peut aussi provoquer des traumatismes graves qui marquent l'enfant pour toute son existence. Et je ne crois pas exagérer en disant que la deuxième alternative est assez fréquente. Que de suites dangereuses et irréparables sont dues à des gestes maladroits, d'apparence insignifiants.

Maintenant, que l'on trouve qu'il faut accorder à la première enfance

C'est dans le même temps que s'élabore le moi rationnel et voilà bien des siècles que l'Eglise dans sa sagesse fixait « l'âge de raison » vers 7 ans ; nous savons maintenant que c'est bien à partir de là que l'enfant est capable d'un raisonnement logique. Avant... c'est le syncrétisme, la pensée magique en si étroites relations avec les pulsions instinctives qu'on est toujours un peu effrayé d'entendre certains psychologues décrire le développement intellectuel sans s'occuper d'elles. Dans ce monde encore nébuleux du psychisme enfantine, les lignes de force de l'adulte futur sont pourtant déjà marquées et ce sera tout l'art des caractérologues, dont la tâche commence seulement à se faire scientifique, que de les définir et d'en montrer les ressources et les faiblesses.

Chacun sait déjà de manière empirique combien différente est la maturation instinctive d'un enfant à l'autre et que si, chez tel d'entre eux, c'est la « libido » qui prend le pas, chez tel autre ce sera l'instinct d'agression ou le besoin de puissance. Mais ces traits, si on n'intervient pas alors, on retrouvera chez l'adulte leur dynamisme positif ou négatif plus ou moins amplifié ou rabaisé par les facteurs mésologiques. Aussi est-ce tout l'art de l'éducateur que de savoir s'adapter à chacun de ces petits êtres et, parlant d'une attitude de « conditionnement », au sens pavlovien du mot, arriver à s'effacer progressivement au fur et à mesure que se font sentir les progrès vers l'autonomie et le dépassement du stade œdipien que Freud considère comme le nœud du problème.

On peut se demander après ce que nous venons d'avancer ce qu'il va rester à faire dans la grande enfance et dans l'adolescence. Avouerons-nous que nous penserions volontiers que chez l'enfant normal évoluant dans une famille normale ces années ne font qu'exploiter et développer ce qui est déjà acquis et élaboré ?

Certes il y a là une période d'épanouissement et d'acquisitions intellectuels considérable. Bien entendu aussi la puberté va représenter l'ouverture au monde extra familial et surtout l'entrée dans la sexualité adulte. Mais ces étapes, comme M. Heuyer l'a montré il y a plusieurs années déjà, seront ce que leur permettra le passé récent de la petite enfance, sauf évidemment agression trop bouleversante du milieu extérieur.

A une bonne maturation organique des premières années correspond généralement une puberté physique sans gros remous. De même le franchissement satisfaisant du stade œdipien est d'un augure favorable, le plus souvent vérifié pour l'accès à une vie sexuelle adulte normale.

L'inverse n'est pas moins vrai, et

toute l'attention nécessaire, surtout au point de vue éducatif, je pense qu'il serait intéressant de chercher :

— Quelle peut-être la résonance de certaines interventions sur le comportement futur de l'enfant.

— Quelles sont les attitudes à adopter vis-à-vis du petit enfant qui tâtonne, cherche, expérimente.

Les conseils d'hygiène et de régime ont été largement prodigués et commentés mais la partie éducative à chacun des actes de vie n'a pas été considérée. Les jeunes mamans ont besoin de précisions pour comprendre l'importance de tous leurs gestes envers l'enfant.

Il est évident qu'il n'existe aucune recette fixe d'éducation et que chaque cas exige une marge adaptative. Mais, sans rester dans les généralités qui n'accrochent l'intérêt de personne, on peut préciser certaines lignes d'action illustrées d'exemples, qui, sans être des modèles, suggèrent des précautions et des observations révélatrices.

On nous a toujours demandé d'observer l'enfant pour mieux le connaître et pour mieux le guider, mais le résultat de ce travail ne s'est traduit jusqu'ici que par l'enregistrement de constatations qui n'ont pas toujours conservé l'intérêt ni l'utilité attendus.

Les psychologues nous ont procuré des études relatant le comportement moteur, l'éveil intellectuel, les réactions sociales des petits enfants. Nous ne pouvons qu'y comparer nos observations personnelles et en déduire que l'enfant est normal, en avance ou en retard. Ce qui ne nous aide pas à modifier notre attitude à son égard afin de la rendre plus adéquate ou plus favorable.

Nous pouvons, comme nous le demande Freinet, noter les tâtonnements, les réussites, la fixation du geste et, en considérant le temps qui sépare chacun de ces stades, exprimer un jugement quant au niveau de l'intelligence. A mon avis, ce dernier n'est pas le plus intéressant mais ce qu'il importe d'avoir remarqué c'est le rythme identique de toute nouvelle acquisition qui demande un temps de maturation propre à chacun avant d'être introduite dans les pratiques définitives. Cela ne nous empêche pas de rester dans le domaine des constatations sans avoir déterminé notre rôle dans l'orientation de l'enfant ni révélé les interventions qui constituent des dangers pour son développement.

Je pense que maintenant il serait plus profitable d'aller vers le tout jeune enfant avec la connaissance préalable du cycle de son développement. Non pas une connaissance théorique, mais l'apport de contacts vivants avec des enfants de tous âges. Ces contacts nous auraient fait vivre les techniques de vie auxquelles ils se sont arrêtés, les brèches de comportements, les défauts caractériels qui amènent des difficultés dans la vie des groupes et qui souvent semblent incrustés dans l'individu sans espoir d'amélioration.

Ces insuffisances ou ces déviations qui résistent plus tard à l'intervention patiente et généreuse de l'éducateur n'ont-elles pas leur origine dans des entraves, des chocs ressentis dès les débuts de la vie ?

Il serait intéressant de dégager les qualités essentielles à sauvegarder et à fortifier pour assurer à l'enfant devenu conscient un comportement qui lui permette des contacts humains agréables et féconds et une ascension à la vraie culture. D'observer ensuite les petits en fonction de cette formation future afin de voir ce que eux-mêmes, spontanément, ébauchent et manifestent pour y arriver. Nous pourrions alors insister d'une part, sur le respect, les précautions que l'adulte doit avoir vis-à-vis de certains processus indispensables et, d'autre part, sur l'attitude ferme à adopter à l'égard de facteurs de déformations qui s'annoncent destructeurs.

Lucienne MAWET (Belgique).

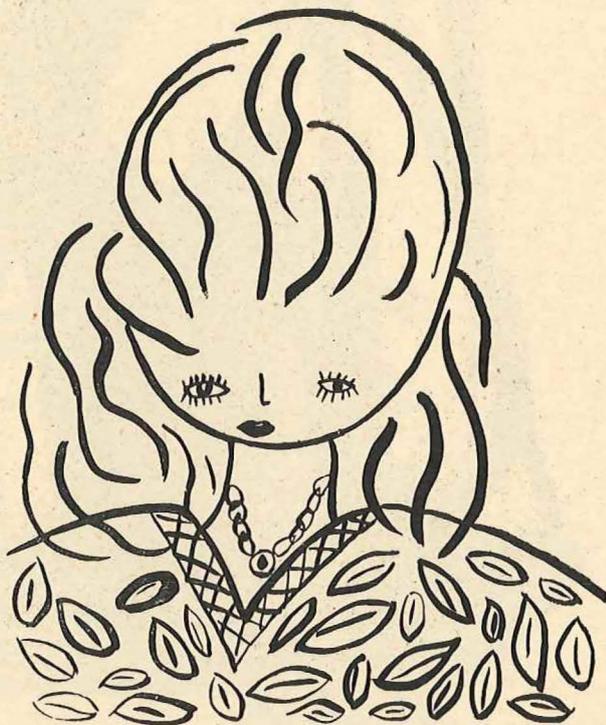
l'on reconnaît unanimement que l'explosion pubertaire de maintes névroses n'est que l'aboutissement de mal-façon dans la vie instinctivo-affective de l'enfance : névroses obsessionnelles correspondant à des thèmes de castration non liquidés ; manifestations hystériques cherchant à compenser aveuglément une insatisfaction dans les relations avec la mère durant les premières années, etc.

Effort pour ménager au maximum une grossesse heureuse et un accou-

chement sans histoire. Action auprès des mères — et des pères — pour situer l'enfant dans une atmosphère conjugale heureuse et aimante dès ses premiers jours.

Mise en œuvre de toutes nos possibilités d'éducation constructive dès le jardin d'enfants et la maternelle, lutte dès ce moment contre la déviation ou la régression de la maturation instinctivo-affective, telles devraient être les lignes directrices d'une action pour l'enfance d'aujourd'hui.

NOS ENFANTS ET MATISSE



« Matisse, c'est le M'sieur qui dessine comme nous » avec de belles couleurs qui chantent et font la farandole pour les noces de mai.

« Matisse, c'est le M'sieur qui dessine de belles dames, comme Irma » avec un seul trait qui court au bout du pinceau et, toc ! il n'y a rien à retoucher...

Un jour, les petits étaient allés à Vence : Un vieux monsieur se promenait, lent et grave dans sa cape noire. Quelqu'un a dit :

— C'est Matisse !

D'un bond, les enfants ont couru vers lui...

Mais quand ils ont été tout près, ils n'ont pas osé lui dire bonjour. Ils n'étaient pas sûrs, d'ailleurs, que ce soit Matisse. Il s'est à peine arrêté, un instant surpris par cette envolée de moineaux. Il a penché sa barbe blanche, ses yeux sont restés froids sous le feutre gris et son regard allait si loin — plus loin que les visages radieux qui, vers lui, se tendaient — que la joie des enfants a vacillé devant cette sérénité glacée. Une sorte de recueillement les dominait. Candidement, Kiki a dit :

— Il ne sait pas que c'est nous...

Nous qui sommes ses pareils en la famille des inventeurs d'images, nous qui savons regarder le monde avec des yeux émerveillés et de la joie plein le cœur...

Plus tard quand, déjà, la silhouette qui glissait à travers la foule eut disparu au coin de l'avenue — il allait sûrement à sa maison faire un tableau — Michèle a dit :

— Ça se peut que le bon Dieu ressemble à Matisse. Et c'était en raccourci la consécration d'une renommée qui se savait irréprochable et baignée de sérénité.

Non, « Matisse ne savait pas que c'était eux » et ce péché d'ignorance n'a pas alourdi de déception l'instant de surprise admirative qui marqua leur rencontre possible, avec le Maître. Ils ont continué à dire avec la même jubilation intérieure : « Matisse dessine comme Irma » et, s'ils mettaient Irma la première, c'est en hommage spontané à l'éloquence de la ligne, à la délectation des belles couleurs dont Matisse et eux-mêmes étaient les fervents créateurs.

Nul critique peut-être, à l'heure où s'est éteint ce héros de la grande aventure d'Art moderne, aucun critique n'a senti pour apaiser sa peine devant le si grand vide laissé derrière lui, que Matisse survivait dans l'âme de nos enfants artistes.

Qui mieux que nos inventeurs d'images de la Maternelle et de l'Enfantine serait susceptible de recueillir son héritage ? Un héritage qui ne se transmet ni par un enseignement d'École ni par un legs inscrit sur des actes notariés, mais qui s'insinue dans tous les beaux visages du monde et se cueille à pleins bras dans la plénitude d'une enfance comblée de rêve et de dons et qui ruisselle de toute l'allégresse de la vie.

Cette similitude d'origine du talent du Maître et de celui de l'enfant, c'est peut-être le talisman qui perce tous les secrets d'une carrière fulgurante qui sut prolonger l'ingénuité des regards clairs et de l'âme limpide jusqu'au dernier souffle du vieillard agonisant. Et cet entêtement de Matisse à récuser l'âge de raison, nous donne le droit de considérer nos enfants artistes et poètes comme ses meilleurs disciples, ceux qu'il aurait reconnus s'il avait su les approcher.

Cette aptitude sereine à choisir les images — pourtant puisées dans le tout venant — pour les ennoblir en nous enrichissant de simple joie, c'est l'essence même du génie de l'enfant. Dans un monde de visions pures, il n'y a point place pour des valeurs hiérarchisées : le geste d'un bras de femme, la rondeur d'une pomme, un battant de fenêtre, la clarté d'un citron s'associent en intimité sous l'effet d'un parti-pris tranquille, sans aucune duperie. Et parce que les œuvres du Maître nourri d'expérience, comme celles de l'enfant nétri d'innocence, échappent au tourment des laborieuses créations et aux tortures de l'hermétisme, nous sommes en paix les regardant : Il n'est point besoin de circonstances exceptionnelles pour les comprendre et les aimer.

Elles sont au cœur de la vie.

Elise FREINET.

d'un courant électrique infime, et priétés sont en passe de transformer de la radio et de la télévision.

N'y aurait-il pas une liaison entre les ordinares des cristaux et nos pratiques glacées ou nos conceptions pédagogiques de compréhension ou d'acquisition qui éclaircissent ?

Encore une fois, la pratique qui l'explique et la justifie a posteriori.

5° Les hommes de science parlent qui conserve indéfiniment l'image de breuvages qui modifient le caractère jusqu'aux pensées de celui qui les boit. N'est-il pas le proche parent des clairvoyances de certains médiums qui voient un jour prochain par une scène fixer une image passagère dans l'esprit ?

La télépathie, l'action à distance, la seule présence des individus sont-ils sérieux que les faits troublants des contes de veillées ?

Nous posons à votre attention un bon sens pour élargir, dans tous les domaines de la psychologie et en pédagogie, la notion abusive de penser que seules quelques pratiques qui ont l'estampille officielle sont plus parce que des noms illustres leur ont fait une auréole. Les techniques seraient inattaquables, mais sa complexité, mesurer les erreurs.

Le jour où une théorie physique est dementiellement assise, est contredite par les observations ou de découvertes nouvelles, la raison et l'ancienne science qui s'opposent à l'homme de faire le point de la science nouvelle.

Il en est des théories psychologiques comme d'une théorie mécanique. Les énoncés, la mécanique tournent est probablement juste. Mais si les faits, si le mouvement annoncé n'est pas est fausse, quelles que soient les conséquences dont elle se pare. La première vérification est leur utilité pratiquée. La justification du comportement devraient être placés devant leurs yeux, les problèmes pratiques de psychologie aussi la théorie et la pratique.

Une longue et intéressante expérience du Congrès italien de Signa (Florence) que j'avais employée dans une réunion avec nos camarades. J'avais dit dans nos réalisations, de la pureté. Nous prenons conscience de nos recherches ensuite à les satisfaire. La création, le dépassement intellectuel, les succès de cette expérimentation n'est jamais, pour nous, préalable. Il agit quand sont posés les problèmes, encore, et toujours, la pratique des déductions théoriques.

Si, à quelque moment, nos conceptions pratiques sont en désaccord avec les données que soient ses lettres, sa classe ; non, nous pouvons déclarer à l'Ecole Moderne ; théorie qui est fausse. C'est elle qui donne les données et ses vérifications. Notre rôle est d'orienter ses travaux.

C'est sur cette opinion que nous donnerons les éléments de nos communications ultérieures. Le secrétariat du congrès les communiquera délibérément tourné vers les jeunes qui nous permettront non de l'élargir encore et de la développer dans des locaux séparés et une

Ecole Moderne

(et)

CONGRÈS INTERNATIONAL
FANTIN

PÉDAGOGIQUE
NATIONALE

LE MOUVEMENT MODERNE

du 7, 8 et 9 AVRIL 1955

ont devenus maintenant une heure par l'importance et la portée du mouvement pédagogique de notre pays. Ils sont par l'atmosphère de grande fraternité à reconsidérer certains des problèmes que le Congrès répondent toujours davantage des éducateurs.

plus encore que les précédents,

en parlant, par notre commune humaine, et de préparer en l'enfant la sortie d'un de nos précédents régimes d'exploitation de l'homme est pas moins grave que l'Ecole de le combattre par tous les moyens.

travail ; c'est pour préparer techniquement ceux que nous sommes réunis à nos expériences afin de démarrer plus nous nous enrichissons dans nos Congrès, comme dans toute la mesure du possible,

été, dans nos Congrès et hors des réunions, une prise de position logique dans nos discussions, pas toujours issues de la passion. Nous prenons conscience de nos réalisations, en travaillant. Le Congrès a été encore une grande année de travail du pain sur la planche.

passé, nos diverses commissions voudrions cette année donner un compte rendu de ces commis-

s. Les conceptions pratiques sont en désaccord avec les données que soient ses lettres, sa classe ; non, nous pouvons déclarer à l'Ecole Moderne ; théorie qui est fausse. C'est elle qui donne les données et ses vérifications. Notre rôle est d'orienter ses travaux.

C'est sur cette opinion que nous donnerons les éléments de nos communications ultérieures. Le secrétariat du congrès les communiquera délibérément tourné vers les jeunes qui nous permettront non de l'élargir encore et de la développer dans des locaux séparés et une

e temps de préparer soigneusement

le plus grand compte des suggestions à écrire.

En cette année un éclat tout particulier aux publications d'enfants, avec la maison de la culture pour lesquelles Elise Freinet a déjà

précédents un grand Congrès international nous réunissons dès aujourd'hui les invitations

inoubliables. Seulement envoyez nous pour faciliter la tâche si difficile

remplir les autos. Frétez des cars

.....
pose pour nous des conditions intéressantes à Aix. Pourquoi, si nous ne pouvons être de nombreux jeunes, ne pouvons-nous pas trouver un bâtiment, un coin pour les jeunes où ils auraient possibilité de se caser gratuits ou presque, avec cantine ou possibilités de cuisine. Costa peut savoir ça. Pas d'A.J. à Aix.

Voilà pour la question : emmener les jeunes à Aix, le plus de jeunes possible, en n'en restant pas à la solution d'une souscription au département qui amène son normalien. Elargir : que les groupes les plus vivants organisent pour les jeunes un véritable voyage de vacances pédagogique. En relation avec les sections départementales du S.N.I., avec les directrices et directrices d'E.N. Mettre déjà les jeunes dans le coup pour qu'ils se préparent. Une autre suggestion que les D.D. pourraient étudier : emmener les normaliens-stagiaires à Aix, pour quelques jours, en faisant de ce voyage le voyage pédagogique (il y a des crédits spéciaux dont disposent les Dir. d'E.N.) ou bien, les normaliens y étant enrôlés, ils peuvent réserver pour l'année le voyage qu'ils font habituellement en fin d'année.

Claude PONS, Instituteur,
Monflanquin
(Lot-et-Garonne).

.....
**PARTICIPEZ
AU FLORILÈGE
DES JOURNAUX
SCOLAIRES
ET A LA GERBE
NATIONALE**

Pédagogie internationale

LES METHODES ACTIVES DANS L'ENSEIGNEMENT SECONDAIRE

(Suite de « L'Éducateur » n° 6)

II. — Le libre travail de recherche par groupes à l'Institut Magistrale Superiore La documentation

Le matin du 1^{er} juillet 1952, de retour du premier Congrès national de notre C.T.S., je dus m'arrêter à Montopoli pour assister au devoir d'italien des examens du certificat d'aptitude. Aussitôt que je fus libre, j'éprouvais un vif besoin de voir quelqu'un de mes jeunes gens, pour me retrouver dans cette atmosphère que j'avais quittée depuis peu et que la dure réalité des examens avait, pendant quelques heures, brusquement éloignée.

Le pays était désert. Instinctivement, je me dirigeai vers notre siège typographique d'été, une petite mansarde à laquelle on arrivait par un escalier raide.

Non seulement tout notre matériel était en ordre, mais, durant mon absence, les garçons avaient travaillé, commençant le nouveau numéro du journal. Je furetai dans les papiers. Tout à coup, je vis un ensemble d'articles sur Léonard soigneusement découpés et conservés dans une enveloppe, dans laquelle il y avait aussi un dessin, la tête de Léonard faite par Henri.

Je me trouvais évidemment non seulement devant l'expression d'une exigence de recherche, mais aussi devant de véritables matériaux, si limités fussent-ils, sur lesquels s'accomplissait cette recherche. Et, ce qui compte le plus, c'est que, l'un comme l'autre, avaient surgi durant mon absence de la manière la plus heureuse et la plus spontanée. Je me rendis compte aussitôt de l'importance de tout cela.

En effet, quelques jours s'étaient à peine écoulés depuis le moment où, avec mes jeunes filles de deuxième, nous avions décidé d'accomplir au cours de la prochaine année scolaire des recherches relatives à des problèmes librement choisis de philosophie et de pédagogie, directement sur des textes d'auteurs. Comme il est facile de le penser, la question qui se posait d'urgence était celle des documents sur lesquels mener les recherches. Regardant l'enveloppe, je me dis à moi-même que je pouvais me déclarer bien contente : les garçons avaient senti le besoin de recueillir des documents et il ne me restait qu'à mettre au clair et approfondir leur confuse aspiration.

Dans notre petite salle d'infirmerie isolée, et le long du sentier de campagne que nous devons parcourir pour y arriver, nos discussions commençaient sur la façon de pouvoir rechercher des documents, sur ce que je pourrais faire moi-même et ce que, de leur côté, ils auraient pu faire et, enfin, sur la nécessité d'ordonner le tout.

Les garçons responsables de la rédaction pouvaient ainsi annoncer, dans un article du numéro d'été du journal (« Quattro meno », n° 3), avoir commencé une recherche sur Léonard. Ils avertissaient que, déjà, du matériel avait été recueilli et, enfin, ils concluaient :

« Bibliothèque du travail et fichier ne seront certes pas limités à cette intéressante personnalité de la

Renaissance, mais on les appellera documents Léonard pour indiquer l'esprit de la recherche et la spontanéité avec laquelle ils sont nés. »

Je ne me serais pas tant arrêtée sur des détails qui peuvent sembler secondaires s'il n'importait pas de montrer, avant tout, preuves à l'appui, la capacité continue, ininterrompue, de notre activité typographique, dans l'éveil et la multiplication, chez les garçons, d'intérêts et d'énergies que j'ai pu développer, utiliser, approfondir en vue précisément du travail naissant de recherche par équipes. Je n'hésite pas pour cela à dire, jusqu'à maintenant, qu'une des raisons pour lesquelles ceci s'est inséré spontanément et harmonieusement dans leur développement spirituel, est constituée indubitablement par la merveilleuse vitalité avec laquelle l'imprimerie à l'école a étayé ce travail à tout moment.

En second lieu, il me semblait intéressant de montrer comment est apparu spontanément chez les jeunes gens le besoin de découvrir du matériel de recherche pour préciser le sens et le rôle de leur initiative. Autrement dit, il s'agit, en ce point, de considérer un problème d'importance fondamentale, celui de la façon dont, dans l'éducation active, se conçoit l'intervention du maître. A ce propos, Tamagnini écrit, dans un article très intéressant :

« Nous savons qu'en tant que tel, l'enfant n'est pas en mesure, abandonné à lui-même, de ne pas de satisfaire, mais pas même, le plus souvent, de prendre conscience de ses propres intérêts. Et, du reste, même si ces intérêts sont décelés, ils s'épuisent vite, dans l'impossibilité où l'on se trouve de les satisfaire, et aussi parce que surviennent de nouveaux intérêts, aussi fugitifs et inconstants... Il est nécessaire que le maître intervienne, grâce à son œuvre d'interprète des exigences les plus profondes de l'enfant et, voudrais-je dire, de fournisseur et d'indicateur de ce qui peut être utile et nécessaire à l'enfant pour sa formation. »

(« Cooperazione educativa », n° 6).

La pleine validité d'une telle appréciation de la méthode active, même appliquée à l'adolescent et, plus précisément dans notre cas, en ce qui concerne le devoir et la fonction de l'enseignant dans la préparation du matériel et du fichier, apparaît évidente quand j'aurai dit ce qui suit.

Il est hors de doute que l'initiative fraîche et spontanée des jeunes gens fut pour moi un aiguillon pour affronter le problème relatif à la préparation du matériel pour les futures recherches planifiées dans leurs très grandes lignes au cours des derniers jours de juin. Dans ce but, je fis vraiment corps avec la situation surgie de la crise de la leçon-discussion, à travers laquelle, comme je l'ai déjà dit, les jeunes gens comprirent que, seule, l'étude de l'œuvre d'un auteur et de ce qui avait été décrit sur lui, pouvait vraiment être une réponse à leurs doutes et à leurs problèmes. C'est dire que, quelle que soit la chose que l'on discute, il fallait avant tout connaître sérieusement les éléments fondamentaux et les termes de la question. Ce fut précisément l'interprétation de leur expérience acquise qui me donna une première orientation dans la préparation du matériel documentaire.

Un point était clair cependant : les recherches, en faisant abstraction d'aucun autre développement possible, devaient s'accomplir directement, sur le texte de l'auteur, sur la source vive enfin. Donc il

était nécessaire de limiter le matériel, au moins au départ, aux textes originaux, en faisant abstraction des œuvres critiques les concernant. En second lieu, j'étais profondément persuadée que satisfaire et interpréter leurs exigences de jeunes gens signifiait exercer leur activité à partir d'un matériel proportionné en qualité et quantité à leurs offres réelles et au temps dont ils disposaient à l'école.

L'interprétation de la crise de la leçon discussion et des problèmes qui en étaient découlés me conduisait ainsi à l'idée de la préparation d'un matériel pour le travail que nous avons ensuite appelé recherche de base, qui a été et reste l'un des rares points fixes de notre système de travail. Pour le reste, il est très varié, vivant et changeant. La recherche de base a cette importance pour les raisons suivantes : 1° elle porte la discussion sur la pensée de l'auteur qu'on veut étudier et non sur ce qui a été écrit sur lui ; 2° elle porte la discussion sur les éléments et sur les problèmes fondamentaux, sans lesquels aucun développement plus large n'est possible ; 3° parce que certains de ces éléments et problèmes fondamentaux présentent les aspects les plus essentiels.

Le concept de recherche de base est donc subjectif et psychologique, en ce sens qu'il émane de la personnalité du garçon dont on interprète les nécessités. Le premier point, en effet, satisfait le besoin de contrôler personnellement la pensée d'un auteur plutôt que de l'étudier à partir des interprétations des autres (ex. le texte d'histoire de philosophie ; le second point correspond au besoin de clarté, de gradation et de méthode de l'esprit humain en général ; le troisième point, enfin, tient compte de l'impulsion affective, concrète et réelle de recherche du jeune homme par rapport à laquelle vient se proportionner le matériel sur lequel son activité s'exerce. Ce troisième point est d'extrême importance aussi parce qu'il met en lumière le dynamisme implicite de la recherche de base ; il indique comment les énergies du garçon peuvent s'expliquer, en dominant leurs résultats et peuvent ensuite se tendre vers une recherche ultérieure, qui, partant de la première, constitue un développement naturel. Maintenant, la préparation d'un matériel en fonction de ces conditions implique un choix qui, à son tour, suppose la connaissance la plus complète et la plus circonstanciée possible de l'œuvre d'un auteur.

Il apparaît ensuite évident que l'enseignement doit s'insérer au travail pour indiquer et fournir ce qui, vraiment, et de façon concrète, peut être utile aux jeunes gens.

Dans mon cas, leur intérêt spontané dans la préparation d'un matériel, que j'ai relaté dans la première partie de cet article, ne m'illusionne pas quant à sa portée effective et sa signification réelle. Si j'avais cru respecter leur liberté en les abandonnant à eux-mêmes et en n'intervenant pas, je suis certaine que, après un cahotique enthousiasme initial, seraient survenues la fatigue, la désorientation, en un mot l'impossibilité de trouver ce dont ils avaient besoin. Leur intérêt spontané a été, au contraire, un élément d'extrême importance pour créer une ambiance de vive collaboration entre eux et moi, consistant avant tout dans la compréhension de la nécessité de mon intervention qui n'excluait en rien leur contribution, sous quelque forme qu'elle se soit manifestée, puisque, au contraire, il renforçait, soutenait notre collaboration en la rendant constructive et féconde.

Comme je l'ai déjà dit, la période que les jeunes gens désiraient examiner était la Renaissance. Ayant toujours comme guide l'idée de recherche de base, le premier matériel fut en partie préparé

par moi en septembre, avec l'aide matérielle d'une de mes filles, en fonction des considérations suivantes : 1° quel que soit le problème qui aurait surgi, les jeunes gens auraient pu le traiter en étudiant l'œuvre de trois grands penseurs de cette période : Cusano, Bruno, Bacon ; 2° n'importe quel problème aurait dû tenir compte des conditions qui le conditionnaient ; 3° le matériel devait être proportionné aux forces des garçons que je connaissais. Je choisis pour cela ces parties de la « Dotta, ignoranza », du « Nuovo-organo » et de « De la causa principio e uno » qui me semblaient répondre à un tel but et avec un peu de patience, avec l'aide d'une de mes filles, ne voyant pas en ce moment une autre solution de la difficulté, je les recopiai à la main en double exemplaire.

Un tel matériel fut rangé par moi avec une indication, surtout indicative, qui ne représentait pas du tout les véritables fiches, lesquelles, comme nous le verrons par la suite, furent, au contraire, composées par les jeunes gens. Il était constitué de cartons rouges, gris et bleus (les couleurs de Quattro Meno) et il était l'instrument de la première recherche commencée le 6 novembre 1952. Malgré certaines lacunes ou défauts (je reviendrai aussi sur ceci par la suite quand je parlerai du véritable système de travail), je dois reconnaître que, grâce à lui, les jeunes gens ont connu l'enthousiasme de la découverte et aussi grâce au sérieux de l'effort, le désir de passer outre vers les développements de la recherche de la base. « Nous avons maintenant, écrit Mafalda, les textes directs de l'auteur, écrits en un langage vif et palpitant... ; nous pouvions finalement cueillir la vérité d'un philosophe et reconstruire nous-mêmes un texte sur lui, nous sentant finalement instruits de la matière, et même un peu... philosophes.

Un tel travail, continue-t-elle, nous a portés aussi à une plus profonde interprétation de nos exigences, puisque nous pouvons choisir ce qui attire davantage notre intérêt, donc affermir de cette façon notre personnalité. »

Nora GIACOBINI.

(Trad. POGGIOLI et LALLEMAND.)

ALLEMAGNE OCCIDENTALE

Nous publions ci-dessous les extraits d'un article paru dans une importante revue pédagogique et syndicale allemande : *Die Neue Deutsche Schule* (la nouvelle Ecole allemande). Il relate les expériences d'un jeune collègue dans le domaine de l'enseignement de la lecture par la méthode globale.

Sans doute n'apprendra-t-il rien aux camarades qui ont le privilège d'utiliser l'imprimerie et la méthode naturelle. Mais sa valeur documentaire est néanmoins importante : rompant avec une tradition allemande beaucoup plus forte et plus rigide que la nôtre dans l'utilisation du syllabaire, cette manière de procéder prépare le terrain de la globale au sens où nous l'entendons.

COMMENT J'AI INTRODUIT

LA METHODE GLOBALE DANS MA CLASSE

Au début de l'année scolaire, bien des maîtres, jeunes ou anciens, se reposent la question : Comment vais-je initier les petits à la lecture et à l'écriture ? Dois-je reprendre le syllabaire traditionnel ou dois-je essayer la méthode globale ? Plus d'un accepterait de tenter un essai s'il se sentait guidé. Pour cela, rien ne vaut une visite ou un stage dans une classe où la méthode globale est déjà pratiquée. Là, le néophyte est certain de ne pas rester insensible à l'enthousiasme que cette méthode répand autour d'elle. Et, le cœur rempli de cette étincelle, il est assuré de surmonter bien des difficultés.

LA PREMIÈRE SEMAINE

Mais, comment va-t-il débiter ? Laissez-moi vous dire comment j'ai démarré. Le jour de la rentrée, j'avais confectionné pour chaque enfant un carton sur lequel figurait son nom agrémenté d'une fleur, d'une balle, d'un chien ou d'un chaton. Après les récréations, les enfants retrouvaient facilement leur place. Comme il pleuvait, ils eurent la permission de manger leur tartine en classe, ce que je fis avec eux. Je ne voulus pas garder ces petits plus de deux heures, ni les laisser partir sans leur dire ce que nous ferions le lendemain. Une fillette se mit à parler de sa poupée. Quelle bonne idée ! Elles acceptèrent toutes d'apporter la leur le lendemain.

Et, en effet, le lendemain fut une journée très animée, la plupart des fillettes ayant tenu parole. Je n'avais plus grand chose à dire ou à faire : les enfants s'occupaient tout seuls. Il y en eut des poupées déshabillées, rhabillées, nourries, couchées ! Les garçons surveillaient ce manège du coin de l'œil, souriaient, mais évitaient d'y prendre part. Alors, je leur proposai de jouer à papa et à maman, la poupée donnant une menotte à papa et l'autre à maman. La classe et la cour furent ainsi parcourues en tous sens et le second jour se termina aux airs de « Fais dodo ».

Le troisième jour, nous fîmes l'inventaire du mobilier de la classe pour constater que les choses, elles aussi, avaient un nom. Au fur et à mesure des découvertes, ce nom fut inscrit à la craie sur la porte, le tableau, la fenêtre, le pupitre... Et nous nous mîmes à dessiner tous ces objets. Sans que je le demande, des enfants s'amuserent à inscrire le nom sous le dessin de l'objet et, comme ils y prenaient un vrai plaisir, je les laissai faire.

Le quatrième jour, on se mit à « lire » avec ardeur, tout ce que nous avions marqué hier à la craie. Nous nous entraînâmes ainsi à faire de petites phrases : « Voici le tableau, voici la fenêtre. »

LES ÉTIQUETTES

Peu après apparut le jeu des cartes. J'avais divisé des cartons, de la dimension des cartes postales, en six champs, et reproduit dans chacun un dessin : la maison, le portail, l'arbre, la fenêtre, la porte, le jardin. Sous chaque dessin se trouvait le nom correspondant. Chaque enfant disposait en plus de petites étiquettes portant les mêmes noms, et avec lesquelles il devait recouvrir les inscriptions au bas des images. C'est ce qu'ils firent, chacun d'abord à sa guise, puis d'une façon plus ordonnée sous la dictée de l'un d'eux. Ce jeu fut répété quatre ou cinq fois avant d'être remplacé par un jeu de cartons ne comprenant plus que les dessins et les étiquettes mobiles. Il faut les voir essayer soi-même pour croire au succès de ces jeux. Les enfants réussissent facilement à ordonner correctement les étiquettes et chaque jour avec moins d'erreurs. Bientôt, on se détache des images et l'on essaye d'aligner les noms, dans l'ordre dicté. Exercices fréquents, mais courts. Nous avons maintenant des séries traitant du jardin, de la rue, de la famille, des jouets.

Parallèlement, je confectionne aussi des étiquettes géantes perforées, ce qui permet de les accrocher à des clous aux murs et au tableau. Les enfants qui savent lire ces étiquettes s'amuse à les faire circuler d'un endroit à un autre. (Notre camarade explique comment il introduit les différentes déclinaisons, difficultés qui sont propres à la langue allemande, et que nous n'évoquerons pas ici.)

Après les jeux de lecture, l'écriture. (Il faut savoir que les petits Allemands sont obligés de se familiariser avec 3 séries de formes de lettres, au

lieu de 2). Pour assouplir les mouvements des doigts nous consacrons beaucoup de temps à la peinture, réduisant les lettres imprimées à des tracés plus simples. Tout d'abord, nous peignons des cannes, la poignée dirigée vers la fenêtre, vers la porte, ou encore vers le sol. Puis, il y a les serpents, les vers, les barres fixes, les cercles qui n'ont jamais ce nom, mais qui deviennent des assiettes, des balles, des poêles à frire, des soucoupes et tout ce qui peut germer dans l'imagination enfantine, l'essentiel étant toujours que l'enfant se familiarise avec ces formes et que leur tracé se fasse avec plaisir.

INITIATION A L'ÉCRITURE

Voulez-vous savoir comment j'ai introduit le tracé de la canne ? Le 2 mai (l'année scolaire commence après les vacances de Pâques), je m'amenai en classe, chapeau sur la tête et canne au bras. Ce fut un beau chahut. Quand l'effervescence se fut un peu calmée, je racontai aux enfants ma promenade de la veille, au cours de laquelle j'avais rencontré un papa se promenant avec ses deux garçons. Tous les trois avaient des cannes ; le père une longue, Rudi une moyenne, et Otto, le plus jeune, une toute petite canne rouge qu'il avait gagnée à la kermesse. Après beaucoup d'autres détails, nous nous mîmes à dessiner ces trois cannes : celle du père de la hauteur de trois interlignes, celle de Rudi qui avait deux interlignes, et celle d'Otto pas plus grande qu'un 'i. Cette histoire a servi de points de repère toute l'année durant, le G, J et Y étant aussi hauts que la canne de papa, et la plupart des minuscules ne devant pas dépasser la canne d'Otto. Après quelques semaines d'entraînement, nous commençons à copier les premières phrases que nous composions. « Qui est capable de raconter une histoire en utilisant les mots des étiquettes ? » — « Papa est à la maison. » — « Parfait, nous allons l'écrire ». Je mettais au tableau « est à ». Soixante (!) crayons s'agitaient sur les ardoises. « Qui peut m'en raconter une autre ? » — « Maman est à la maison, grand père est dans la cour, le minet est dans l'arbre »... Les ardoises étaient recouvertes d'histoires, et, le lendemain, les enfants me racontèrent avec fierté que leurs parents avaient été capables de les lire. Joie de pouvoir déjà rédiger et d'être lu par les grands. Ce sont des heures de satisfaction durant lesquelles le maître récolte les fruits de la peine qu'il s'est donné. La joie d'apprendre augmente journallement, car les enfants sont arrivés à la fin de la première étape.

DU MOT A LA SYLLABE
LE COFFRET DE LECTURE

Bientôt, je rassemble au tableau les étiquettes des mots commençant par la même lettre comme Mutter, Maus, Mund ; nous lisons ces mots en articulant soigneusement. Les enfants ou, du moins, un enfant, remarque qu'une même lettre se trouve au début de ces mots. Je les inscris au tableau. Si aucun enfant ne remarque quelque chose, j'efface le tout et j'essaye quelques jours plus tard avec une autre série de mots. L'essentiel est de ne pas forcer. L'enfant doit le découvrir sans notre aide, et il y parviendra tôt ou tard.

Les enfants ont maintenant parcouru un chemin appréciable. Ils ont d'abord lu les mots globalement puis, ils les ont reproduits. Au stade suivant apparaissent l'analyse visuelle et auditive. Nous passons alors à la synthèse et donc à la lecture de tous les mots. J'utilise le coffret de lecture contenant des lettres mobiles. Je sais que beaucoup de maîtres sont adversaires de ce coffret qu'ils estiment être étranger à la méthode globale. Mais les enfants

s'en servent avec plaisir comme d'un jeu et composent à ma suite les mots que j'inscris au tableau. Nous retranchons chaque fois une lettre du mot : Maus, Mau, Ma, M... Cette gymnastique favorise la lecture et permet les travaux individuels à la maison.

Le vocabulaire de nos petits augmente de jour en jour et j'ai du plaisir à constater combien leur orthographe s'affermir. Essayez vous-mêmes avec une petite dictée ou une autodictée libre (freie Niederschrift). Vous éviterez de souligner systématiquement toutes les fautes. Ils ne sont qu'au cours préparatoire, ne l'oublions pas.

LE PASSAGE DE LA SCRIPT A L'ECRITURE LIEE

Et l'écriture, qu'en faites-vous ? Le passage de l'écriture script à l'écriture liée, nous le faisons

en moins d'une semaine, car nos modèles de script sont tous terminés par une petite queue. « Les lettres se donnent la main », et voilà l'écriture liée acquise. Pour les majuscules, la chose est un peu plus difficile, mais nullement impossible. L'avantage de l'écriture script est de permettre l'utilisation d'un alphabet unique commun à l'apprentissage de la lecture et de l'écriture.

Dernière question : Utilisez-vous un livret de lecture ? Nous n'en avons pas encore trouvé à notre goût, les plus répandus étant en caractères imprimés. Nous établissons donc nous-mêmes nos textes de lecture en partant des récits d'enfants. Faute d'une « imprimerie magique » (!), ceux-ci sont polycopiés par la classe des grands.

(Théo SCHRECK - Traduction Ueberschlag).

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DE LA GUILDE DE TRAVAIL du 6 novembre 1954, à Lausanne

Le Président ouvre cette assemblée par des souhaits de bienvenue à une assistance nombreuse et, en particulier, à nos quatre collègues jurassiens. Puis on passe à l'ordre du jour :

1° *Rapport d'activité du Président.* — L'année écoulée fut féconde. Nous avons atteint un résultat déjà appréciable. L'effectif de la Guilde s'accroît : nous atteignons bientôt la soixantaine. C'est beau, seulement « attention » n'oublions pas que nous désirons surtout être et rester une équipe de travailleurs. Parfois, il devient difficile d'atteindre chacun pour l'aiguiller dans une activité. Je demande donc aux chefs de commissions de s'entourer de collaborateurs et de faire travailler les membres encore inactifs.

Notre *Bulletin* a un immense succès. Il est riche et contient des articles intéressants. Un grand merci au « responsable » de cette publication pour toute sa peine.

Durant l'année, plusieurs séances de responsables ont organisé le travail. Un bon nombre de *séances de travail régionales* furent mises sur pied et fréquentées toujours avec profit. Une telle activité est à recommander, à poursuivre, à développer. Demandez donc pour votre région une séance de travail sur les sujets suivants :

- Le travail à l'imprimerie et au limographe ;
- Le texte libre. La critique de textes libres ;
- Le fichier ;
- Le dessin libre. La critique de peintures d'enfants ;
- La coopérative scolaire ;
- La correspondance interscolaire.

Le choix est abondant. Les commissions de travail attendent vos appels et ne demandent qu'à conti-

nuer le travail fructueux de cette année.

La Commission du *Fichier* a pu transmettre à *L'Éducateur* S.P.R. des fiches intéressantes, bien présentées. Le matériel fichier est à l'étude.

Les B.T. semblent démarrer. Il y a des travaux en cours.

En conclusion nous pouvons dire : « Nous avons fait du bon travail. »

3° *Nomination du Comité.* — Le Comité sortant de charge est réélu ; il reste donc formé de M. Perrenoud, comme président ; F. Barbay, comme caissier ; P. Eperon, comme secrétaire.

5° *Propositions individuelles.* — Vœu pour la prochaine séance de décembre sur le *fichier* ; parler de l'utilisation du fichier dans le travail de la classe ; toutes les possibilités qu'offre le fichier à l'école ; comment les enfants vont-ils travailler avec ces fiches ?

La seconde partie de cette séance, nous l'attendions avec impatience. Nous nous réjouissions d'entendre notre collègue Sauvain et surtout de voir son film tourné dans sa classe. Nous ne fûmes pas déçus ! Que ressort-il de ce film, image d'une classe active, vivante, heureuse ? Je relève ici quelques points qui m'ont frappé :

1° Tout d'abord *cette acquisition des mécanismes* qui se fait chaque jour à la première heure. Sauvain affirme : « On ne construit rien sur le sable ; il faut une base solide ! »

Mais cette répétition journalière n'a rien de fastidieux. Tout cela coule sans accroc, sans douleur, on ne s'appesantit pas, on reste positif et le bon sourire du maître toujours encourage et reconforte.

2° A noter : Sauvain ne laisse pas mourir *les chansons* que ses gosses ont apprises depuis quelques

années déjà. Il les maintient bien vivantes au riche répertoire de la classe.

3° Un jour, un texte libre parle d'un accident. Sauvain *profite de l'occasion* pour apprendre à la classe ce qu'est la priorité, mot qui se trouve dans le texte de l'enfant : dessins au tableau noir et discussions s'en suivent. Puis descente dans la rue, sur la place de Bienne, en pleine circulation, 4 ou 5 élèves, sur un refuge, assistent aux évolutions de leurs camarades à bicyclette. Et voilà que ça roule : gestes du bras gauche, du bras droit, arrêts, départs. Observation des règles de la circulation et surtout celle de la priorité dont on vient de parler. C'est du tout beau boulot !

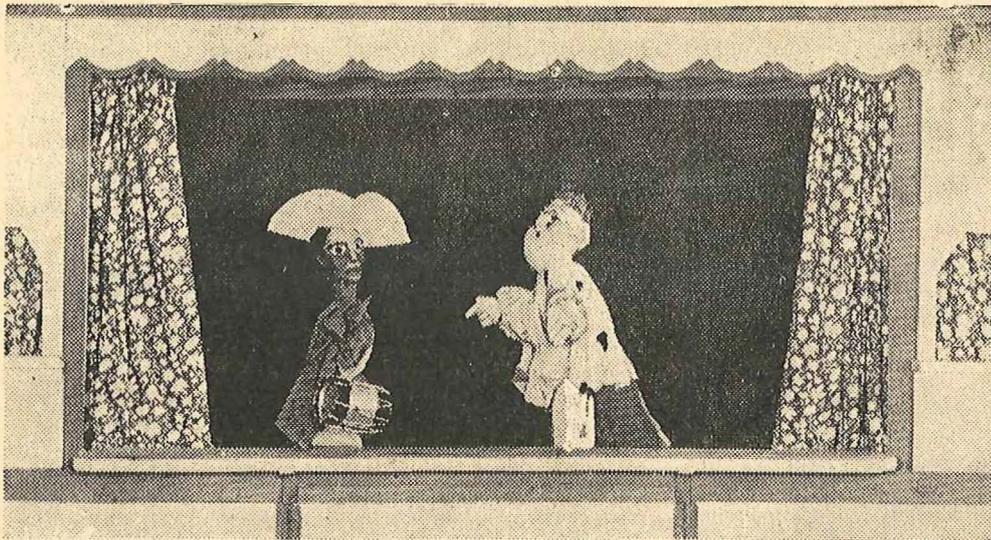
4° *Exercices physiques et plein air.* — C'est une partie que Sauvain ne néglige pas. Enfants à la salle de gymnastique (quelle chance d'en posséder une), leçons de ski, parties de luge, quelle source de joie pour ces enfants ! mais aussi quelle fraîcheur, quelles richesses vont entrer dans le livre de vie de la classe pour le texte et le dessin libres.

5° *L'organisation* de la classe est parfaite. Chacun est actif et sait aider ses camarades.

6° *C'est une belle classe* que Sauvain a créée là, et qu'il crée chaque jour. Sauvain n'en tire aucune vanité. Il sait rester modeste, et c'est ce qui le rend si sympathique. Il se sait placé dans de bonnes conditions de travail et que tous nous ne sommes pas logés à la même enseigne. Il prétend que l'on peut faire — et que beaucoup font — une très bonne école avec des méthodes encore un peu traditionnelles. *Mais que tout est question d'esprit.*

Bravo Sauvain ! et merci de cette grande leçon de Vie...

P. EPERON.



LIBRES JEUX

CHRONIQUE DE LA COMMISSION THÉÂTRE - MARIONNETTES JEUX DRAMATIQUES

I. — LA PLACE DES MARIONNETTES DANS NOS TECHNIQUES D'EXPRESSION LIBRE.

Les outils de travail de nos enfants doivent être à leur mesure, comme la petite bèche dont parle Freinet dans un dit de Mathieu.

Avec les polices compliquées et la presse automatique de l'imprimeur professionnel, nos élèves seraient vite découragés. Mais confiez-leur les polices simplifiées, la presse à volet, les composteurs, et tout le matériel CEL, conçu pour eux, et après quelques tâtonnements successifs la page majestueuse et exaltante sort de la petite presse.

Aussi point de marionnettes précieuses qu'on ose à peine toucher, ni de savants castelets aux éclairages compliqués. Mais des poupées point trop grosses, ni trop belles encore, légères et solides sans doute, mais très simples et dont le maniement n'exige aucune virtuosité.

Les marionnettes-outils CEL résultent des patientes recherches de nombreux maîtres et répondent parfaitement à ces exigences. Elles seront là, toujours toutes prêtes, sous la main de nos élèves, prêtes à être manipulées, sans apprentissage préalable, et souples, se transformant immédiatement au gré de leurs désirs et de leur fantaisie. Pour la confection de ces marionnettes voir « Educateur » n° 10 de février 1953, ou mieux encore se procurer la première série de huit fiches « Votre théâtre de marionnettes » n° 79. A cette série viendra s'ajouter bientôt une autre série qui traitera des marottes, des marionnettes à tige et de la confection des animaux.

Non, point de savants castelets aux éclairages compliqués. Est-il même besoin d'un castelet, installé en permanence dans notre classe ? Assurément non. La place qu'il occuperait nous est bien trop précieuse. On se cachera derrière un simple paravent, derrière un rideau qu'on déroule en un instant dans un angle de la classe, ou en travers d'une porte, etc. (Voir fiche 79-8).

Un castelet, c'est bien impressionnant encore et cela réduit l'aire du jeu. Lorsqu'« on » joue à la marchande, on n'a pas besoin d'un vrai magasin, avec des murs et une vraie vitrine, même en réduction. On trace à la craie un beau carré avec une porte. Et encore on n'est pas obligé de passer par la porte, on peut sauter les murs. Ainsi sera notre premier castelet improvisé.

Et nous voilà outillés, prêts à offrir à nos élèves cet admirable moyen d'expression, vieux comme le monde, que constituent les marionnettes.

Leur seule présence dans le placard de la classe ne tardera pas à provoquer le désir de les utiliser, comme utiliser le projecteur fixe nouvellement acquis, ou l'imprimerie qui vient d'être livrée.

Attention, ne soyons pas trop pressés nous-mêmes. Attendons de préférence le désir motivé. S'il le faut vraiment, si le T.L. ou l'événement du jour se prête remarquablement à la dramatisation en marionnettes, rappelons discrètement leur existence.

Et puis voilà où cela devient délicat. Les premiers essais pourront nous paraître bien maladroits, informes, ratés. Erreur. Pensons aux premiers balbutiements du langage, aux premiers graffiti, aux premières tentatives de coloriage. Avec ce nouveau mode d'expression l'enfant va poursuivre une série d'essais, d'expériences tâtonnées, tout à fait analogues à celles qui précéderont ses réussites en langage, en équilibre moteur, comme en dessin. Il va falloir respecter, encourager, aider pour obtenir l'amélioration nécessairement lente et progressive de cette technique d'expression plus riche et plus évoluée encore que les autres, bien que sans doute plus primitive.

Il faudra bannir tout exercice formel de manipulation ou d'élocution, toute répétition qui ne soit naturellement motivée. Il faudra respecter le rythme sans chercher l'amélioration trop rapide.

La correction du geste, de la tenue de la poupée, la facilité du verbe, de même que la découverte par l'enfant des possibilités d'expression propres à la marionnette (rythme, mouvement) se feront au fur et à mesure des essais, de plus en plus réussis.

Puis, on en viendra à désirer des outils plus per-

fectionnés, des poupées plus belles et plus riches d'expression, un vrai castelet peut être. Les plus doués de nos élèves atteindront sans doute à l'« Art » de la marionnette, comme certains y atteignent en dessin.

Alors, si cela arrive dans votre classe, n'oubliez pas de nous faire connaître vos plus belles réussites, que nous ferons connaître à notre tour, pour que leur résonance suscite d'autres réussites encore.

BROSSARD.

II. — UN EXEMPLE.

Le texte d'Annie corrigé :

« Hier, j'ai vu un coucou qui a poussé seul dans la pelouse du square. Quand le garde ne regardait pas, je l'ai cueilli. Il était beau. »

France :

« Mademoiselle, Mademoiselle, on voudrait le jouer avec les petites marionnettes qui sont dans le placard, Annie et moi. »

Les marionnettes nues et sans expression sont là, alignées, sur la table, et à côté, dans sa boîte, le trésor que Mademoiselle a patiemment constitué. Il y a des boutons de toutes couleurs et de toutes grosseurs, de la filasse, des raphias, des bouts de fourrure, des échantillons de draperie, de feutrine. Oh ! les belles couleurs, enfin de tout, de tout. « On en apportera d'autres, Mademoiselle... »

— La petite fille ce sera cette marionnette rose.

— Et le garde, celle-ci toute rouge parce qu'il serait en colère.

— Et puis, il y aurait une autre petite fille pour qu'elles parlent toutes les deux et qu'elles se moquent du garde.

— Annie aurait son cartable pour cacher le coucou...

Et voilà le joli petit drame qui court, court et grossit à chaque pas.

Mais vite avec nos grandes épingles (épingles modistes) piquons deux moustaches en fourrure à ce vilain garde, et deux yeux blancs avec deux gros boutons. « Il lui faudrait un képi. » Vite du carton, des ciseaux, de la peinture. « Il lui faut un habit bleu aussi... »

« Et la petite fille, on lui mettra deux nattes tressées avec ce beau raphia. Elle sera belle. » Un peu de feutrine rouge et une épingle pour sa bouche, 2 boutons bleus pour ses yeux. « Elle est belle ! »

Alors, on s'installe, ceux-là devant le rideau, impatients de voir ; ceux-ci derrière, s'essayant déjà poupée en l'air à agiter les petits bras. On est transporté.

Qu'importe la maladresse de nos premiers essais. Le garde est plus petit que les filles et la petite fille aux tresses ne dit rien, ne bouge pas. La fleur, elle, remue sans arrêt et même disparaît quand elle devrait rester. Mais quand même « c'est beau », comme un premier dessin à la peinture, comme notre premier texte libre, comme notre premier poème. Alors on recommence et « encore samedi soir, Mademoiselle, pour s'amuser. » On répète surtout ce qui a été si réussi : « Quand le panier est tombé et qu'Annie l'a ramassé. Quand le garde se retournait et qu'on cachait la fleur. »

Et la maîtresse que devient-elle en cette belle aventure ? Elle a conseillé : « Cette vilaine filasse ne fera pas une jolie chevelure ». Elle a aidé à découper le képi, à l'épingler... Elle a redressé le bras qui, fatigué, se baissait trop. D'ailleurs tout le monde a donné des conseils, tous ont aidé. C'est facile : « La fleur, la fleur, on ne la voit plus. »

L'affaire est lancée. D'autres « drames » suivront. Bientôt, on saura mieux décorer nos poupées. On leur donnera de belles expressions et juste celles qu'on désire. On saura aussi mieux les tenir, les faire évoluer. On va même découvrir ceux qui donnent mieux vie, qui s'identifient sans peine à leur petit acteur de chiffon.

La maîtresse certaine ne s'affirmera pas d'emblée. Il y faudra du temps comme en dessin, comme en T.L... Les acquisitions et enrichissements seront un peu accélérés par l'action de l'éducateur averti et respectueux de l'expression enfantine et toujours encourageant.

III. — STAGE MARIONNETTES AU CONGRES D'AIX ?

Aurons-nous un stage marionnettes au Congrès d'Aix ?

La Commission Marionnettes travaille à son organisation. L'équipe d'instructeurs comprendra Mme Cauquil d'Augmontel, Mignardot de Dijon, les Brossard de St-Roman-de-Bellet, et d'autres peut-être.

Les conditions d'admission au stage seront les suivantes : être déjà confirmé voire chevronné dans l'utilisation des principales techniques d'Ecole Moderne, s'engager à suivre toutes les activités du stage sans se laisser distraire par les autres activités du Congrès. Naturellement les stagiaires assisteront à toutes les séances plénières du Congrès. Ils présenteront chaque soir leurs réalisations du jour au Congrès.

Que les futurs stagiaires se fassent connaître à BROSSARD, St-Roman-de-Bellet, Nice (A.-M.).

APPEL

Il y a quelques années de nombreux camarades m'avaient, sur demande, fourni de précieux renseignements sur la fabrication familiale des paniers en France. Je suis donc riche de croquis et de nombreux documents ; j'ai aussi quelques photos, mais leur nombre serait toutefois insuffisant pour assurer une bonne illustration du travail. En conséquence, je serais très reconnaissant à ceux qui pourraient m'adresser quelques photos montrant, par exemple, l'usage qui, dans leur région, est réservé aux paniers. Merci d'avance.

DECHAMBE, St-Saviol (Vienne).

J'ai lu sur la revue « Sciences et Avenir » n° 93, nov. 1954, un article de R. Maurel : Comment « parlent » les animaux, à propos des « enfants loups ».

« Il semble qu'il y ait pour l'apprentissage du langage une période sensible située sans doute à un âge précoce (de deux à quatre ans), avec certaines variations suivant les sujets. Cette période dépassée, l'enfant semble avoir oublié cette « faculté d'apprendre » qui est en lui héréditaire. »

M. BLEIN, Port-de-Bouc (B.-du-R.)

Groupe de Charente-M^{me}

Le groupe a continué son travail pratique et de propagande.

En juin, une réunion spéciale du groupe a été organisée à La Rochelle à l'intention des normaliens avec projection du film de dessins d'enfants de la C.E.L.

Au début de l'année scolaire, des articles ont été publiés dans le bulletin syndical.

Une prochaine discussion en décembre doit discuter des questions en cours.

TUBERCULOSE ET SANTÉ

Mes idées sur la tuberculose

D^r Charles Fouqué (Extrait) (1)

Rappelons, en effet, et cela dès le début, qu'il n'y a pas une tuberculose, mais des tuberculeux. Les physiologues ne semblent pas avoir la moindre idée de ce fait, de même que de ces autres faits sur lesquels je reviens perpétuellement, au risque d'avoir l'air de rabâcher ;

La tuberculose est une maladie générale et non une maladie locale.

La tuberculose est une maladie de terrain et non de bacille.

La tuberculose est une maladie générale, c'est-à-dire, susceptible d'atteindre l'individu dans n'importe quelle partie de son organisme, parce qu'elle a son point de départ, non pas dans tel ou tel organe ou viscère, mais dans l'intimité cellulaire la plus profonde, l'intimité en quelque sorte humorale du sujet, pour reprendre un vieux terme médical tombé en désuétude et auquel un grand savant français, Auguste Lumière a redonné toute sa mystérieuse valeur.

La tuberculose est vieille, je n'ose pas dire comme le monde, mais sans doute comme les premières civilisations dont elle est peut-être une conséquence.

De même que le cancer, avec lequel elle n'est pas sans analogie jusque dans les aberrations thérapeutiques commises à leur sujet par la médecine officielle, la tuberculose se développe chez des êtres, dans des races un peu évoluées, déjà sorties de leur ambiance primitive.

La grande force matérielle, à la fois divine et démoniaque, qui domine et régit le monde et qu'on appelle d'un terme très vaste masquant une ignorance profonde, la Nature possède certaines lois occultes et implacables dont elle n'admet pas volontiers la transgression.

Dès qu'une individualité ou cet agglomérat d'individus unis par les liens du sang qui sont en réalité les liens de l'hérédité et que l'on nomme une espèce ou une race, va à leur rencontre, la nature lance sur la puissance vitale de celles-ci les forces de Discension dont elle dispose.

Il est banal de signaler que plus on s'efforce de créer dans une race ce que l'on appelle le pur sang, plus cette race devient délicate, c'est-à-dire sujette à certaines maladies qui commencent par faucher les sujets les plus beaux.

Au premier rang de ces maladies apparaît la tuberculose.

Interviennent également des questions d'ambiance.

A notre époque les individus changent constamment de pays, de mode de vie, de profession, voire même de classe sociale.

Le « dépaycé », le « déraciné » s'acclimate difficilement dans son nouveau milieu, même s'il paraît avoir matériellement évolué vers le mieux être. Le paysan transplanté de la campagne vers la ville en est une preuve. A Dieu ne plaise que je critique l'urbanisme, mais il faut bien admettre, et Lumière l'a prouvé par des statistiques serrées comme toutes celles qu'il établit, que la tuberculose est aussi fréquente dans les habitations ouvrières ultra-modernes

largement aérées de la banlieue que dans les taudis nauséabonds du vieux Lyon.

Malgré la diffusion des pratiques d'hygiène, de culture physique, de vie au grand air, l'établissement des congés payés, malgré une amélioration générale des conditions de vie, la morbidité bacillaire augmente.

Je suis tenté d'attribuer cela à des perturbations organiques profondes se produisant chez des individus changeant de milieu, de mode d'existence et, partant, de mentalité.

Chez l'homme d'autrefois dont la vie se déroulait dans un cercle somme toute, assez restreint, modéré dans ses besoins comme dans ses désirs, ayant beaucoup moins de tendances à s'extérioriser brutalement avec une vie intérieure souvent plus grande, le sympathique, l'organe régulateur essentiel, celui dont la fonction est de maintenir en perpétuel équilibre tout l'être humain et d'assurer le synchronisme des mouvements dans les rouages les plus délicats et les plus mystérieux n'avait qu'un minimum de travail.

A mesure que notre existence se complique du fait d'une civilisation plus superficiellement poussée, ses tâches se multiplient et bientôt il n'y suffit plus.

La santé et le bonheur ne sont en réalité autre chose qu'une question d'équilibre.

Maladie d'ambiance, maladie de terrain, maladie de l'individu et maladie de l'espèce, la tuberculose n'aurait-elle pas à sa source un dérèglement du sympathique qui n'assure plus la synchronisation fonctionnelle des divers systèmes : nerveux, circulatoire, respiratoire, digestif, génital entraînant des perturbations profondes dans la zone endocrinienne, combien mal connue encore, dans la zone humorale où se trouve la véritable quintessence de l'Être ?

Donc, la tuberculose est une maladie générale, une maladie de terrain dans laquelle l'état tuberculeux précède l'état tuberculeux. Léon Vannier, un des grands maîtres de l'homéopathie, l'exprime excellemment dans un de ses ouvrages :

« L'état toxinique, écrit-il, précède l'apparition du microbe dans les rejets organiques. Le microbe est un signe de gravité, car pour qu'il apparaisse dans l'organisme, il faut qu'il puisse y vivre, s'y cultiver et pour cela il faut que le terrain sur lequel il se développe ait vu sa résistance progressivement diminuer sous l'influence des sécrétions toxiques, excréta et secréta microbiens. »

Encore est-il qu'à mon avis on attache à la présence du B.K. dans l'expectoration une importance beaucoup plus grande qu'elle n'a en réalité. Bien souvent les physiologues s'en servent comme d'un épouvantail pour décider à une intervention chirurgicale un malade récalcitrant. Avec un peu de patience, le bacille eût fini par disparaître et le patient eût conservé ses côtes.

Mais ceci, voyez Kipling, est une autre histoire.

Un tuberculeux guéri reste toujours un tuberculeux.

Tout l'effort thérapeutique doit tendre à agir sur son terrain afin de le maintenir réfractaire à l'impregnation toxique massive dont il demeure toujours menacé.

(1) *Le Tuberculeux et son traitement*. (Chez l'auteur, 6, rue Giré, Lyon).

« Thèmes de Vie », cahiers de pédagogie moderne, rédigés par des institutrices des écoles maternelles, sous la direction de Mlles Sourgen et Léandri, Inspectrices des Ecoles Maternelles. Deux tomes de 180 pages, illustré. 450 fr. l'un. Editions Bourrelly, 55, rue Saint-Placide, Paris - 6^e.

Une de nos rubriques les plus appréciées est celle qui, sous le titre « Comment je travaille dans ma classe », rend compte des expériences multiples et diverses, effectivement réalisées dans les classes qui sont à la recherche d'une éducation vivante et efficiente.

Dans ces deux recueils, les auteurs ont rassemblé de même les comptes rendus de travaux exécutés dans des écoles maternelles, selon les diverses méthodes les plus recommandées à ce degré. Et nous sommes heureux d'y trouver l'importante collaboration, notamment, d'une de nos plus dévouées adhérentes, Mme Lhuillery. En lisant les chapitres qu'elle a écrits, en s'informant selon la copieuse documentation qu'elle cite, les lecteurs de ces livres seront à même de juger de la valeur d'une méthode qui répond plus qu'à tout autre au qualificatif de « Thèmes de Vie ».

Nous ne saurions résister au besoin de citer longuement les passages essentiels de l'excellente préface de Mlle Sourgen, Inspectrice générale. Les institutrices, les jeunes surtout, liront ensuite ces livres qui leur seront de toute première utilité.

« Les formules pédagogiques se transforment rapidement. C'est ainsi que, peu à peu, la méthode des centres d'intérêt si simplement, si clairement, si fermement définie par le Dr Decroly s'est souvent altérée, de telle manière qu'elle devenait inquiétante pour nos écoles maternelles. Trop souvent, « centrer » l'intérêt des enfants sur une observation, sur un conte, c'est tendre un solide réseau de fils de logique adulte rayonnant autour de ce centre pour soutenir, s'il est possible, l'effort de l'enfant qui tituberait longtemps, laissé à soi seul ; sa démarche naturelle est tâtonnante, sa démarche sur des fils bien tendus n'est plus sienne. Tant et si bien que l'organisation d'un centre d'intérêt ordonne, mais amortit l'activité du jeune enfant.

Trop souvent aussi, ces fils tendus, bien que de logique adulte, s'accrochent mal au centre, se nouent fort mal entre eux, et l'ensemble du travail « grince », peu solide. Que d'abandons à la facilité, à l'ingéniosité, aux associations d'idées instables recouvrent les systèmes de « centres d'intérêt ». Trop souvent, pour les maîtresses, organiser un centre d'intérêt, c'est grouper de quelque manière que ce soit, tous les exercices réguliers autour d'une idée par avance choisie ; un ordre apparent les rassure. Hélas ! il n'est pas d'ordre sans pensée organisatrice.

Mais il semble que, même pour le Dr Decroly, la fin de toute cette activité infantine — observer, associer, exprimer — soit tout intellectuelle, et que seule

LIVRES ET REVUES

cette construction de l'esprit par l'effort enfantin dont a rêvé Mme Montessori soit en jeu. Avec de jeunes enfants — de 2 à 7 ans ou 8 ans — les forces animatrices de la vie intérieure ne sont pas si clairement définies et l'essentiel n'est pas de préparer en lui les voies royales de la pensée. Il regarde, il observe, mais son observation est toute gorgée d'émotion, d'images ; des associations se font en lui mais qui vont sautillant d'une émotion à une image, d'un mot à une émotion, d'un mot à un souvenir, à un autre mot ; son action change de cours au croisement d'une peur, d'un espoir, d'une représentation fugace ; sa richesse est dans ce « globalisme » de sa vie propre, dans cette fusion et confusion de tous les éléments de son être. Il serait prématuré et dangereux de vouloir canaliser, si près de leur source, ces forces jaillissantes ; la spontanéité de l'enfant jeune, se développant librement, fournira à l'écolier et à l'homme la « matière » de sa pensée et de son caractère. C'est pourquoi, à l'âge de la maternelle, du cours préparatoire même, la méthode du Dr Decroly, même parfaitement appliquée, nous inquiète par sa rigueur.

Aussi, d'une part, pour bien faire entendre que les centres d'intérêt doivent se bâtir sur la réalité vivante et susciter la vie de l'enfant comme l'a souhaité le Dr Decroly, — d'autre part pour indiquer que c'est la vie tout entière de l'enfant, ses émotions, son imagination que doit faire sourdre un centre d'intérêt, et que cette vie doit s'épanouir librement, j'ai proposé de donner aux centres d'intérêt qui conviennent à nos jeunes enfants le nom de « thèmes de vie ».

D'autres thèmes ont été choisis par les enfants eux-mêmes : l'un d'entre eux propose un thème au hasard de son expérience. Ce thème accroche les enfants. La maîtresse pressent qu'il y a en lui une richesse de vie qu'il serait bon d'exploiter. Elle l'accepte, et dès lors, avec délicatesse, elle s'adapte à l'allure des enfants et les guide ou les suit tour à tour, ne laissant apparaître que sa docilité aux suggestions enfantines ; il lui faut beaucoup de finesse, de clairvoyance et d'art ; il lui faut aussi beaucoup de clarté et de fermeté d'esprit pour ne pas s'enliser et consentir cependant à se laisser entraîner dans les méandres de la fantaisie infantine. Vous apprendrez beaucoup sur les enfants et

sur votre métier en étudiant de près les exemples de cette méthode que nous vous proposons.

Au cours de l'épanouissement d'un thème, il arrive que l'inspiration va et vient avec une extrême liberté de l'institutrice aux enfants, des enfants à l'institutrice ; lorsque le jeu change ainsi de mains avec aisance, la vie court joyeusement dans la classe ; la maîtresse sait parfaitement son métier.

Les thèmes de vie doivent pouvoir permettre de créer dans la classe, dans l'école, une atmosphère de joyeuse participation de tous à la vie collective ; pour les enfants, pour la maîtresse, le souci de chercher, de trouver, d'aller plus loin dans la recherche, la joie d'avoir découvert, puis celle d'arriver à construire, à créer, à inventer doivent être le souci et la joie de tous. Il ne s'agit pas de rattacher, de gré ou de force, tous les exercices au thème de vie proposé, mais d'en faire la préoccupation dominante de tous dans le travail, dans le jeu, celle qui colore les sentiments, l'imagination, et qui entraîne la pensée.

©©©

Pierre BARLATIER : *Regards neufs sur la Chanson* (Coll. « Peuple et Culture », aux Editions du Seuil) avec la collaboration ou des textes de Francis Lemarque, Charles Aznavour, Charles Trénet, Georges Brassens, Yves Montand, Jean Wiener, Mick Michéyl, Edith Piaf, Raphaël Passaquet, etc...

Le neuvième volume de la collection « Peuple et Culture », aux Editions du Seuil, consacre définitivement un succès mérité par l'ampleur et l'actualité des sujets et par la profondeur des analyses. La collaboration heureuse d'un grand éditeur et des dirigeants de « Peuple et Culture » a provoqué des ouvrages d'une haute tenue documentaire et culturelle.

Le dernier livre de cette collection pose le problème de la chanson. Ce problème n'est pas un mythe. Il existe réellement, à partir du moment où l'on accepte que la chanson est un élément — important — de la culture. Dès lors, il faut se mettre à l'œuvre et résoudre les énigmes de la bonne et de la mauvaise chansons, du compositeur, de l'auteur, de l'interprète, de l'éditeur, du public. Autant de données, autant de points d'interrogation.

Dans la pratique, des solutions à ces problèmes sont trouvées puisque, effectivement, on écrit des chansons, on les publie, on les écoute, on les réclame. Mais les solutions actuelles sont-elles satisfaisantes ? Conviennent-elles aux exigences de la culture populaire, ou seulement à quelques concepts répandus dans le public ou fabriqués par lui ?

Avec honnêteté, pénétration et une très grande compétence, les auteurs s'efforcent de répondre à ces questions et de tracer les normes de la bonne chanson et de la bonne interprétation. L'ensem-

ble de ces analyses, traitées par des spécialistes qui sont parmi les meilleurs *gens de métier* de la chanson française, est passionnant et convaincant.

Pour que le tour d'horizon soit complet, il ne suffisait pas de poser des problèmes et d'essayer de les résoudre. Encore fallait-il examiner d'autres aspects de la chanson : histoire, rapports avec la littérature, rapports avec la musique. Encore fallait-il apporter quelque variété parmi ces graves exposés. C'est ainsi que nous trouvons des interviews, des points de vue très divers, des poèmes et des chansons, une discographie, une

bibliographie et un dictionnaire très complet des actuelles « vedettes » de la chanson française.

Ajoutons que de très nombreuses illustrations et une mise en page aussi originale et de bon goût que celle des volumes précédents rendent la lecture de ce livre très agréable.

Si vous dirigez une bibliothèque populaire ou scolaire, ne manquez pas de la compléter par ce beau livre. Quant à votre bibliothèque personnelle, cela dépend de votre goût. Mais si vous portez le moindre intérêt à la situation et l'importance actuelle de la chanson en

France vous devez lire cet ouvrage qui, en quelques pages gaies, sympathiques et sans prétention vous aidera à mieux comprendre et mieux aimer la belle chanson.

J. B.

Rappel des ouvrages parus dans la même collection, aux Editions du Seuil : *Regards neufs sur* : 1. Le Tourisme. — 2. La lecture. — 3. Le sport. — 4. La photographie. — 5. Le mouvement ouvrier. — 6. Les Jeux Olympiques. — 7. Paris. — 8. Le cinéma.

Grâce, d'une part, à la formule nouvelle d'activité de nos Groupes, tous axés sur le travail, grâce aussi aux limographe automatiques que nous avons fournis aux D.Dx, les Bulletins de liaison deviennent, comme le Bulletin de la Guilde Suisse, de vrais organes de travail, qui nous sont, même à nous, éminemment précieux.

Et c'est dans la mesure justement où ils deviennent organes de travail que nous serons amenés à les citer plus souvent ici afin que nos lecteurs n'ignorent plus ce qui se fait dans les départements voisins et que des contacts nouveaux et des collaborations fructueuses puissent s'établir ainsi, par la base.

Nous donnons ainsi une large partie du Bulletin de liaison de l'Aveyron, qui nous dira ce qu'on peut réaliser dans un département particulièrement difficile, ce qui peut donc être réalisé dans tous les autres départements.

La Gerbe Rouergate

BULLETIN DE LIAISON

Réunion de CASTELNAU

le jeudi 18 novembre

Réussite complète : Seize présents, dont 9 travailleurs du Groupe.

Ce que nous avons pu apprendre :

1° Classification des documents en se servant du « Pour tout classer » et avec le système des fiches répertoires. (Nous pourrions en reparler à Sébazac pour les jeunes que cela pourrait intéresser.)

2° Aménagement de la classe avec placards muraux, portes isorel.

3° Cassettes gros corps avec agrafes bloquant les séries de caractères (très ingénieux et très pratique).

4° Séchage des feuilles imprimées avec comptage automatique des feuilles (pages mises dans feuilles d'un catalogue St Etienne (de telle page à telle page)).

5° L'enseignement par la radio, 27, rue de la Sourdière, Paris-1^{er}, vous enverra sur demande et gratuitement le supplément à « L'Education Nationale » : Programme des émissions scolaires diffusées en début d'après-midi, les mardi, mercredi et vendredi. Très intéressant.

6° Travail de l'argile. La Briquetterie de Tiergue près de St Affrique (M. Azan)

cuir vos poteries et vous donnera une excellente argile.

7° Marionnettes. De belles têtes d'animaux sont examinées (pâte à papier peinte. Têtes très légères.)

8° Films Paris Match. Recommandés : 2 beaux documentaires en plus des actualités sélectionnées du mois. Cabanes prépare une exploitation de ces films en liaison avec les B.T. (Par exemple : le château de Versailles).

9° Danses régionales : Mme Mazeran nous explique « La Fricassée » et nous expliquera la danse à l'école au cours d'une réunion en fin d'année scolaire.

Projet de B.T. : les danses du Rouergue mériteraient d'avoir l'honneur d'une B.T. J'en reparlerai et m'occupe de la question.

Notre magasin à Rodez. — Nous pensons y mettre en vente « Les Enfants Poètes », les B.T., les couleurs en poudre (quelques spécimens de beaux dessins seraient exposés : en apporter à Sébazac), le limo automatique tout alu, quelques imprimeries et des albums.

La librairie vous fournira papier journal toutes qualités et encres noires et de couleurs.

.....

Notes : Adhésions à la C.E.L. Quelques camarades ont négligé d'envoyer leur adhésion. N'attendez plus. Vous faciliterez le fonctionnement de notre grande entreprise coopérative.

Groupe Héraultais de l'ICEM

Réunion le 18 novembre 1954, à Caux, chez Ricome.

1° Le thème de la réunion, s'il n'a pas alimenté de discussions passionnées, a mis en évidence l'extrême difficulté que l'on éprouve à mener deux programmes de sciences différents dans les classes où coexistent une section de fin d'études et un cours moyen 1 et 2.

Le but étant de former et non de « bourrer » (Lafont, de l'Enseignement technique, fait bien remarquer que la plupart des élèves qu'il reçoit sont saturés de notions inassimilées !) il faut donc utiliser au maximum la souplesse relative des programmes pour intégrer celui du C.M. dans celui de la C.F.E. Par exemple : l'étude des combustions vue simultanément par les deux cours amènera l'étude du chauffage de la maison par la C.F.E.; également, l'étude du corps humain se fera en même temps que celle des notions d'hygiène.

Par ailleurs, l'exploitation des textes libres, la boîte aux questions, permettront de débayer à peu près à coup sûr chaque année quelques points du programme et en allégeront l'étude formelle (le vélo — les animaux de la ferme — le tracteur — la vigne et les travaux qui s'y rapportent).

L'essentiel est de fournir aux enfants non tant des connaissances toutes mâchées que la curiosité et les moyens de les acquérir par eux-mêmes.

2° Prochaine réunion le 16 décembre 1954, à 14 heures, chez ROBERT, à Prades-le-Lez.

Thème : La réforme de l'Enseignement (réf. Education nationale du 11 novembre 1954). Seules les questions III, IV, VI et VIII seront examinées.

Le délégué départemental :
TRINQUIER.

BÉGAUD, à Montoir-de-Bretagne (Loire-Inférieure), prévient ses correspondants que par suite de maladie, ils recevront « La Joie de Vivre » avec un certain retard.

CONNAISSANCE DE L'ENFANT

Les lois qui permettront un jour une meilleure connaissance de l'enfant ne sont point, comme on nous l'a fait croire trop longtemps des règles forcées tout spécialement pour l'être humain et dont on ne parvient pas à trouver les causes et les fondements. Elles ne sont ni dans les mystérieux secrets des sorciers qui prétendaient pourtant « deviner » les pensées profondes et les lignes d'action de leurs clients ; ni dans l'enseignement de religions pour lesquelles l'homme n'existe qu'en fonction de Dieu et ne saurait donc avoir de comportement autonome déterminé. Elles ne sont pas davantage hélas ! dans la plupart des systèmes pseudo-scientifiques qui n'ont d'ordinaire négligé qu'une chose mais essentielle : examiner objectivement à la base les réactions des individus, étudier leur comportement, expérimenter en faisant varier obstacles et situations, sans parti pris et en tenant le plus grand compte du bon sens et de l'expérience populaire qui sont loin d'être négligeables en la matière.

Les uns et les autres ont, délibérément ou non, compliqué à plaisir les problèmes qu'ils avaient à résoudre pour se donner en toutes occasions figures de spécialistes. Qu'auraient fait le sorcier, le prêtre ou le pseudo-psychologue si le vulgaire vivant avait su détecter, dans leur simplicité, les lignes profondes de leur enseignement ? Et que ferait le mécanicien si tous les automobilistes connaissaient suffisamment les lois essentielles de la mécanique pour se dépanner en toutes occasions.

Or, nous pouvons affirmer — et nous en avons déjà fait la démonstration dans notre *Essai de Psychologie sensible* — que les lois du comportement humain, comme les lois essentielles de la santé, et les lois de la mécanique, sont, à l'origine, des lois toutes simples, qui tombent sous le bon sens, facilement vérifiables ; qu'elles sont basées sur les grands principes universels de la matière vivante et même inanimée.

Si nous ignorons et transgressons ces lois il y a, comme en mécanique, fausse manœuvre, qui entraînera à plus ou moins bref délai une panne d'autant plus complexe qu'elle se produit loin de sa source initiale.

Votre auto ne tire plus bien. Elle n'est plus nerveuse comme autrefois. Le mécanicien consulté — s'il est médecin médiocre — portera tout de suite son attention sur les faiblesses ou les accidents secondaires ou tertiaires. Il regardera l'arrivée d'essence qui, en effet, ne se fait pas au rythme voulu parce que la pompe, on ne sait pourquoi, ne donne pas à plein. Il vous proposera de changer la pompe qui, non rodée, fatiguera l'ensemble du mécanisme. Il examinera alors l'allumage, qui, en effet, est faible. Il changera les vis platinées ou le condensateur — faiblesse au 3^e ou au 4^e degré — qui risque de compromettre un jour prochain tout votre mécanisme...

Mais vous trouvez un mécanicien de bon sens, vérifiable homme de science, qui sait que ces symptômes au second ou au troisième degré ne sont à peu près sûrement eux-mêmes que les conséquences d'une autre faiblesse ou d'une autre erreur première ou seconde, à l'origine de la vie de la machine. Il descend ainsi la gamme des organismes des plus complexes aux plus simples et il découvre, ou bien que la dynamo ne chargeait pas assez et ne donnait qu'un courant insuffisant qui allait s'affaiblissant, ou bien même

qu'il y avait tout simplement un mauvais contact, une « masse », qui risquait d'être dangereuse, et qui était à l'origine de toutes les complications mécaniques. Tant que cette panne profonde n'était pas corrigée, vous pouviez, par des remèdes locaux toujours aléatoires, avoir l'illusion que vous aviez dominé le mal. C'est toujours à l'origine qu'il faut reprendre le problème.

C'est cette remontée aux sources que nous tâchons de conduire. Nous nous initierons mieux à la mécanique si nous commençons à travailler sur un vieux moteur simple que si nous nous attaquons tout de suite à la petite usine que représente un moteur moderne avec son accumulation d'appendices accessoires dont nous ne mesurerons pas toujours le rôle. C'est avec les tout jeunes enfants que vous regarderez naître et se diversifier la vie ; c'est chez eux que nous découvrirons l'origine des pannes à venir, les éléments de puissance aussi qui seront décisifs dans le comportement à venir.

Chez les enfants que l'expérience a déjà compliqués, nous tâcherons de ne pas nous contenter des symptômes présents. Nous suivrons le courant jusqu'à retrouver le point où des obstacles et des difficultés ont amené des changements d'orientation que nous pourrions alors mieux comprendre et mieux influencer. Et dans cette recherche des grands principes universels de la vie, nous ne négligerons pas la grande expérience populaire, certes en défaut parfois, mais dont nous ne devons pas condamner hâtivement tous les enseignements. Nous avons trop tendance à croire que ce que nous ne pouvons ni comprendre ni expliquer est faux. Les hommes de sciences, et les philosophes également, du début du siècle, ont bien souvent jeté l'anathème sur des pratiques qu'ils condamnaient parce qu'ils ne savaient pas les expliquer. Or, voilà que les découvertes de ces dernières années, surtout dans le domaine des radiations et de l'électronique, nous font considérer avec un nouveau respect les réussites que représentaient certaines pratiques populaires : l'influence des colliers et des bracelets d'argent ou d'or, les vertus de la terre et des plantes, l'importance nouvelle de la radiesthésie sous toutes ses formes. Les accoucheuses d'autrefois n'ont pas attendu les découvertes de la psychiatrie moderne pour éviter à l'enfant les traumatismes de la naissance et l'éloignement du sein maternel. Et cette prédominance de l'affectif dans l'enseignement naturel d'autrefois, qu'a toujours combattue la Faculté dogmatique et froide elle trouve aujourd'hui son explication dans les écrits des psychiatres et des psychologues.

Nous ferons aussi la prospection méthodique de nos richesses : depuis ces vérités de bon sens qui, sous leur forme imagée, constituent parfois la vraie philosophie du peuple, jusqu'aux principes et aux lois simples auxquels nous pourrions nous référer pratiquement pour maintenir la machine en bon état et réparer éventuellement les pannes.

Nous ne nous contentons plus d'être le chauffeur qui sait tout juste conduire sa voiture parmi les routes soigneusement signalisées. Nous voulons connaître notre machine, la sentir vivre près de nous pour l'orienter puissamment vers des destins moins catastrophiques.

Nous ne prétendons pas faire cavaliers seuls ; nous ne croyons pas avoir seuls le privilège de retrouver des lignes plus sûres de connaissance et d'action. Mais comme nous l'avons fait en pédagogie, nous suivons notre voie expérimentale en souhaitant que nous aident ceux qui seront mieux à même que nous d'expliquer et de justifier ce que l'observation et la pratique nous permettent de déclarer essentiellement viable pour une meilleure connaissance de l'enfant.

C. F.

De A. FRANCILLON, 78, rue des Hautes-Granges, Blois (Loir-et-Cher) :

« Pourriez-vous me donner des références d'ouvrages ou d'articles de psychologie traitant de façon approfondie l'importance des premières années de la vie dans le comportement ultérieur des enfants. »

Si nous avons ouvert notre enquête sur la période la plus sensible à l'éducation, c'est que nous estimions justement que la question était rarement prise en considération. A notre connaissance le sujet n'a été abordé qu'accidentellement dans les écrits contemporains. Il faut faire exception cependant pour l'Ecole de Freinet et de ses disciples et aujourd'hui de Pavlov dont nous tâcherons de parler dans notre rubrique.

Nous donnerons des citations de livres et revues se rapportant à la première enfance. Nous publierions bien volontiers toutes les pages ou toutes les références que nos camarades pourraient noter au cours de leur lecture.

©©©

L'ACCOUCHEMENT SANS DOULEUR

A la suite de l'article de l'*Educateur* n° 5, « Question Pratique », j'ai reçu un grand nombre de lettres me demandant la référence du livre cité.

Il s'agit de « Principes et Pratiques de l'Accouchement sans douleur », par Colette Jeanson, Editions du Seuil, 27, rue Jacob, Paris-VI^e.

Ce livre est un rapport complet de l'expérience en cours à Paris, en même temps qu'un exposé précis des principes pavloviens. On peut y trouver de nombreux renseignements pratiques.

Pour la cure magnésienne, les principes en sont exposés dans le livre de Joseph Favier, « Equilibre Minéral et Santé », à la librairie Le François, 91, bd St Germain, Paris.

Mais la pratique et tous les renseignements pratiques paraîtront dans le livre d'Elise Freinet, « La Santé de l'Enfant », actuellement en édition et en souscription à la C.E.L., Cannes.

Pontenx-les-Forges (Landes).
Michel BERTRAND

Nous retrouvons les vraies voies

J'avais, en avril dernier, lancé avant le Congrès et au Congrès l'idée d'une formule nouvelle pour notre revue répondant mieux au redressement sur la base du travail.

Je savais ce que nous mettrions dans l'*Educateur de Travail* mais je ne m'attendais pas à ce si complet succès. J'aurais dû pourtant me rappeler qu'il y a trois ans notre périodique « Coopération Pédagogique », organe de travail des commissions, intéressait au plus haut point parce qu'il opérait ce brassage permanent d'initiatives, d'idées et de collaborations que nous réalisons désormais à une plus grande échelle dans notre *Educateur de Travail*. Et nous continuerons dans cette voie. Notre offset, dont nous tirons déjà le maximum, nous le permet.

Mais j'étais quelque peu inquiet pour l'*Educateur Culturel International*. Quelle culture annoncer, rechercher et aborder ? Avec qui ? J'avais bien essayé de lancer des enquêtes dont j'étais très souvent l'enquêteur et l'enquêté. Et je crois qu'à ce troisième numéro nous avons retrouvé la voie : Cette voie, elle est dans les nombreuses lettres et collaborations que je reçois, et sur tous les sujets ; elle est dans la richesse des Bulletins de liaison de nos groupes ; elle est dans la lettre si vivante et dynamique de notre ami Pons, que nous citons d'autre part ; elle est dans le stock impressionnant de dessins que reçoit Elise Freinet ; elle est, internationalement, dans le Bulletin toujours si nourri de notre Coopérative italienne ; dans le Bulletin de la Guilde suisse qui est sûrement un des beaux exemples de fraternelle collaboration que nos techniques aient suscités dans les divers pays (pas mieux pourtant que la belle réussite italienne, mais la Guilde suisse met davantage encore l'accent sur le travail à la base, la collaboration d'où naît l'esprit fraternel Ecole Moderne). Cette voie elle est dans la revue belge *Education Populaire* et dans cet envoi de poèmes que je reçois de Lucienne Mawet et qui nourriront cette fois avec quelques essais français, ma rubrique de l'enfant-poète ; elle est dans les belles publications mexicaines, mises en valeur par une édition spéciale dont nous rendons compte (Tu peux être satisfait, mon cher Redondo. Ton apostolat de l'Ecole Expérimentale Freinet de Saint-André Tuxla porte ses fruits) ; elle est dans les réalisations de notre ami Almendros à Cuba, dans le stock de périodiques sud américains et dans le Bulletin de l'ICEM d'Uruguay que je reçois de Alice Freire de Maciel.

Je n'ai qu'à puiser dans cette richesse, qu'à choisir à grand peine parmi tant d'articles que nos camarades aimeraient lire. Et nous aurons notre *Educateur Culturel International*.

Et cet *Educateur* sera du même coup notre Bulletin de liaison internationale.

C'est donc sur la base de nos communes expériences nationales et internationales que nous tâcherons d'améliorer notre culture. Nous améliorerons notre culture technique par les *Educateurs de Travail*. Nous réserverons plus particulièrement à l'*Educateur Culturel* les éléments de la culture scientifique, historique, géographique, artistique. Cette culture ne sera en rien dégagee de la culture technique ; elle en sera, au contraire, la conséquence.

Nous préparons d'une part nos outils de travail, nous en expérimentons et nous en diffusons la pratique. Ici nous voyons davantage l'aspect humain de notre éducation, en attendant que les deux se confondent dans une pédagogie qui aura dépassé la scolastique pour s'intégrer au maximum à la vie.

Nous n'allons pas jeter prématurément des principes, des théories ou des mots d'ordre. Cela n'a jamais été notre fait. Nous ne sommes en rien des dogmatiques.

Mais sur ces bases exclusives de l'expérience vivante au service de notre commune construction profonde, nous atteignons à une reconsidération fondamentale de notre comportement : du comportement des enfants en classe et hors de la classe, du comportement des maîtres aussi qui seront marqués inévitablement par les nouvelles formes d'expression libre, de travail libre, et de créations qui animeront toujours davantage nos classes.

C'est notre façon à nous de nous dégager de la servitude, d'un traditionnalisme retardataire qu'il ne faut pas confondre avec l'intérêt

Tarif des abonnements

	France et U.F.	Etran- ger
L' <i>Educateur</i> (3 n ^{os} par mois)	900	1100
La Gerbe (bimen- suel)	600	700
Bibliothèque de Travail (hebdo- madaire). La sé- rie de 20 n ^{os}	750	950
La série de 40 numéros	1500	1900
Albums d'enfants	500	600

CONCOURS DES POÈTES DE L'ENSEIGNEMENT

Le Concours annuel des Poètes de l'Enseignement, qu'anima durant de nombreuses années Patrice Buet, est dès maintenant ouvert.

Les poètes sont invités à faire parvenir avant le 28 février, leurs envois à M. Paul Parant, 27, avenue de La Bourdonnais, Paris-VII^e, cent vers au maximum, en pièces courtes, accompagnés de deux enveloppes timbrées.

Aucune condition n'est exigée. Les meilleurs envois seront réunis en un volume qui paraîtra aux Editions de la *Revue Moderne*.

©©©

La coopérative scolaire de l'école publique de filles de La Pissonnière (Maine-et-Loire), désire revendre sa presse à imprimer et ses caractères d'imprimerie (½ police c. 12), cause départ de l'institutrice.

©©©

Achetez le limographe

Tu sais que je n'ai jamais épargné mes jugements, et que, d'un naturel méfiant, j'ai toujours attendu à l'épreuve des différentes innovations.

Je me rappelle encore ton premier limographe automatique, dont j'avais essayé le prototype avec émerveillement, mais dont j'appréhendais les bouchons encrues, en particulier.

Mon jugement sur la valeur du modèle 13 ½ x 21 tout métal n'en aura que plus de valeur.

C'est une merveille.

Je l'ai essayé dans un état de fatigue qui m'a fait oublier d'en relire les instructions, précaution élémentaire cependant ! Et je l'ai soumis à la plus rude épreuve : tous mes gosses de 3 à 8 ans ont défilé et l'ont manœuvré à tour de rôle au cours d'un même tirage. C'était d'ailleurs la moindre des choses pour eux... Mais pour le limographe ; Eh bien, toutes les épreuves ont été très satisfaisantes malgré l'irrégularité de vitesse, et bien que je leur ai montré au cours du tirage l'influence de cette vitesse de roulement.

Le plus fort est que je n'avais encré que la plaque (et non la gaze comme il est expliqué) et que je n'ai gâché que quelques feuilles.

La consommation d'encre n'est pas supérieure à celle du limographe ordinaire auquel nous sommes habitués, puisque j'ai retrouvé ma plaque presque nettoyée alors que le tirage était encore très bon, à la fin, et avec mon rouleau-encreur gélatine encore garni, puisque je n'avais pas eu à remettre d'encre.

R. LALLEMAND

que nous portons à l'histoire et à la tradition sous toutes ses formes, d'échapper à l'abêtissement du préfabriqué et du travail à la chaîne ; c'est notre façon de nous unir, dans nos pays et par dessus les frontières en cultivant en chacun de nous les richesses sans bornes qui seront nourries sans cesse par ces nouvelles richesses que nous avons apprises à laisser éclore, à faire s'épanouir dans nos classes modernisées.

Nous retrouvons l'homme en l'enfant pour préparer en l'enfant l'homme de demain. Et nous retrouvons en l'homme les illuminations, les grands espoirs, la confiance et l'allant de l'enfant.

Alors, nous ferons vraiment équipe, et nous irons loin.

Salut à tous !

C. FREINET.

Pour Noël

Pour les ETRENNES

La CEL vous offre des étrennes utiles et durables valables pour le **JEU-TRAVAIL** des enfants :

POUR LES PETITS

Les albums d'enfants

Le rêve de Noël.....	150
Le petit cheval sorcier...	140
La pauvre Madame Serrue.	170
Histoire du lapin Papillon.	200
Cueilleur d'étoiles.....	450
A la recherche du père Noël	200

Les couleurs en poudre

POUR LES GRANDS

Boîte de couleurs CEL

Boîte n° 1 (5 couleurs)..	830
Boîte n° 2 (10 couleurs)..	1350

Boîtes scientifiques

Boîte n° 1 (lumière, chauffage, pyrogravure)....	6500
Boîte n° 2 (télégraphe, sonnerie, téléphone).....	9000

Disques CEL

(Titres particulièrement recommandés, liste complète sur demande)

- 106. C'est l'hiver. - Chanson du vent.
- 205. M'sieu Noël. - Le joli jeu des cueillettes.
- 504. Mon beau sapin. - Les filles de La Rochelle.
- 513. Noël des provinces de France.
- 514. Michaut veillait. - D'où viens-tu, bergère ?

et les séries de danses folkloriques

- 4 Danses provençales
- 4 Danses catalanes
- 4 Danses normandes

Le disque avec notice.... 550

POUR TOUS

La Bibliothèque de Travail (encyclopédie scolaire illustrée), le numéro..... 50 fr.

Tous renseignements sur demande à CEL - CANNES (Alpes-Maritimes)

